

(Dobrudža. Études ethno-culturelles, Sofia, 1987, 238 p.)

PETRE DIACONU

L'Introduction signée par le professeur D. Angelov, membre de l'Académie bulgare, souligne les idées suivantes, au statut de conclusions, que doivent se faire siennes les auteurs du volume *Dobrudža* (correctement Dobroudja, *n.n.*) : 1) La Dobroudja n'était plus, au VI^e siècle, une province romanisée. 2) A partir des années 600, les Slaves s'y établirent en masse. Dès 681, à côté des Slaves, vinrent s'y fixer aussi les Protobulgares. 3) Excepté la période comprise entre 971 et la fin du XII^e siècle, la Dobroudja fit partie intégrante, sans interruption, de l'Etat bulgare. 4) La Dobroudja fut « l'une des régions les plus étroitement liées à l'histoire du peuple bulgare, qui fut le berceau (c'est nous qui soulignons) de l'organisation étatique et de la culture bulgare ». Comme les thèses et les « arguments » de D. Angelov ont été repris et développés par ses collaborateurs, nous les discuterons chacun à leur place. Comment se sont acquittés les auteurs du volume *Dobrudža* de l'obligation de certifier les idées programmatiques de l'Introduction de D. Angelov, nous le verrons tout de suite dans notre compte rendu.

Velizar Velkov, *L'état ethnique de Dobrudža au cours du IV^e—VI^e s.* (pp. 13—21).

La tâche (ingrate) de prouver qu'au début du VII^e siècle, la Dobroudja n'était plus depuis longtemps une province romanisée est échue à l'éminent spécialiste bulgare des problèmes de l'Antiquité, Velizar Velkov. Pour arriver à une pareille conclusion, il eut recours, d'abord, à un passage en revue de toutes les invasions barbares qui ont affecté ce territoire entre la moitié du II^e siècle et les années 600. Ensuite, il dénombra toutes les transplantations de populations (Carpes, Sarmates, Goths) au sud du Danube, ordonnées par les empereurs romains, auxquelles il ajouta aussi d'autres peuplades (surtout les Slaves et les Antes) documentées soit rien qu'archéologiquement soit uniquement par des sources littéraires. Quelques-unes des populations « barbares » furent intégrées dans l'armée romaine du Danube. Lors de telles circonstances historiques, affirme V.V., les anciens établissements ruraux, *vici*, furent détruits dès la seconde moitié du III^e siècle, alors que la population romaine et romanisée, disloquée, commença à s'éteindre progressivement, en sorte qu'aux IV^e—VI^e siècles elle fut noyée dans une masse de « barbares ». Voyons maintenant quelles sont les preuves fournies par V.V. A partir du IV^e siècle, le nombre des inscriptions décroît d'une manière vertigineuse, car les populations allogènes, amenées ou arrivées en Dobroudja n'en faisaient plus usage. D'autre part, dans les inscriptions des IV^e—VI^e siècles, les noms romains des II^e—III^e siècles n'apparaissent même plus. Les noms des *vici* connus des inscriptions antérieures n'y figurent non plus. En revanche, il y a les noms de localités nouvelles, signalés par *De Aedificiis* de Procope. Hormis les localités du littoral et celles au bord du Danube, sont signalés à l'intérieur de la Dobroudja d'autres noms, dont beaucoup d'origine thrace.

Il est vrai qu'aux III^e—VI^e siècles (le V^e s. excepté) la Dobroudja fut le théâtre de nombreuses invasions et que l'on y eut différentes populations allogènes ; cela ne nous permet pourtant pas d'en conclure que le processus de romanisation en Scythie Mineure se fût éteint ou qu'il fût en voie d'extinction. Loin de là ; ce processus s'intensifia et il le fallait bien, puisque la plupart des « barbares » établis au sud du Danube, ayant été inclus dans l'armée romaine le long du fleuve, devaient apprendre le latin. A juger d'après les sources littéraires (*Notitia Dignitatum*, par exemple) et épigraphiques, il ressort que les troupes du limes étaient organisées dans une armée unitaire, à structure fixe, ce qui ne permettait pas l'existence des unités distinctes, formées de Carpes, de Sarmates, de Goths, de Slaves, etc. et, de surcroît, dont les soldats et les commandants pussent s'exprimer chacun en sa langue. Ils devaient parler le latin, car c'était la langue de l'armée romaine du Danube. Ceci est valable aussi pour les unités militaires formées uniquement de « barbares », qui doublaient les troupes du limes. Qui plus est, quelques-uns des « barbares » étaient venus en Dobroudja et en plate-forme prébalkanique connaissant déjà le latin, puisque une partie au moins en arrivaient des régions du nord du Danube romanisées

déjà depuis les II^e—III^e siècles. Du fait que les anciens *vici* avaient cessé d'exister on ne doit pas conclure que la vieille population romaine (ainsi que la population récemment romanisée) fût décimée. Ayant quitté les établissements détruits, cette population en fonda ailleurs de nouveaux, dont quelques-uns reçurent, après la fin du III^e siècle, comme le remarque V.V. lui-même (p. 17), des noms liés au christianisme, à l'activité des empereurs et de l'administration de l'Empire, et d'autres des noms même d'origine thrace. Ce qui ne signifie pas qu'en Dobroudja la plupart de la population thrace ne fût pas romanisée. Les Romains, où et quand ils se fussent établis, conservèrent les anciens hydronymes et toponymes d'origine thrace. Certains d'entre eux sont arrivés jusqu'à nous grâce, évidemment, à la population romanisée. La disparition dans les inscriptions tardives des anciens anthroponymes n'a aucun rapport avec la soi-disant raréfaction de la population romanisée en Dobroudja. Le phénomène, caractéristique plus ou moins d'autres provinces romaines, a une autre explication. Aux IV^e—VI^e siècles, époque de diffusion du christianisme, les anciens anthroponymes furent remplacés par d'autres, empruntés le plus souvent à la liste des noms chrétiens, « en dissimulant de cette manière leur origine ethnique initiale », comme s'exprime V.V. lui-même. La raréfaction des inscriptions dès la seconde moitié du III^e siècle n'a, elle non plus, aucun rapport avec la soi-disant « barbarisation » de la Dobroudja. Ce phénomène n'est pas seulement propre à la Dobroudja. Il caractérise par contre toutes les provinces de la péninsule balkanique et du reste de l'Empire romain. En dépit de ces faits, V.V. arrive cependant à faire cette regrettable affirmation : dans la Dobroudja des IV^e—VI^e siècles, « il n'existe pas de données concernant l'ancienne population romanisée » (p. 21). Afin de parvenir à une telle conclusion, V.V. s'est fondé surtout sur des sources écrites, mais qu'il a interprétées d'une manière tout à fait personnelle. Quant à nous, nous en appellerons toujours à des sources écrites, mais à quelques-unes que le savant bulgare a perdu de vue.

C'est en Dobroudja, à savoir à Durostorum, que les sources littéraires placent la naissance d'Actius — fils de Gaudentius —, célèbre général romain qui écrasa le pouvoir des Huns au milieu du V^e siècle¹ et c'est toujours de ces contrées, de Scythie Mineure ou de Moesie Seconde, que les mêmes sources faisaient provenir le grand historien de langue latine, du VI^e siècle, Iordanes². De Dobroudja venaient aussi les « moines scythes » qui donnèrent tant de fil à retordre au pape Hormisdas, au début du VI^e siècle³. C'était aussi le pays de Dionysius Exiguus⁴, l'un des plus importants érudits de langue latine et le créateur du calendrier utilisé jusqu'aujourd'hui, après les modifications introduites par le pape Grégoire XIII. Tous ces faits, ainsi que d'autres que nous n'avons plus mentionnés, s'inscrivent dans la série des preuves du fait qu'en dépit de l'hostilité des circonstances et contre l'opinion de V.V. la Dobroudja était aux V^e—VI^e siècles un territoire fortement romanisé.

Asen Salkin—Dimităr Toptanov, *Forteresse de la haute époque byzantine au lieu dit « Jaila » près du village Brjag, département de Tolbuhin* (pp. 22—35).

L'objet de ce rapport archéologique est une cité romaine-byzantine des V^e—VI^e siècles, située au bord de la mer Noire. Du côté N et S, grâce à la verticalité du massif rocheux du promontoire « Jaila », la forteresse ne fut pas entourée de remparts. Les constructeurs l'ont pourvue uniquement d'un mur de défense, en *opus quadratum*, du côté O. A.S. et D.T. décrivent certaines parties de la construction, tout en faisant remarquer aussi plusieurs réfections effectuées, d'après leur opinion, à l'époque de Justinien. Les auteurs sont d'avis que la cité fut détruite au début du VII^e siècle, et qu'ensuite il n'y a plus de traces de vie jusqu'au IX^e siècle, lorsque plusieurs communautés « protobulgares » se seront établies tout autour, afin d'utiliser, en cas de danger, les remparts de la forteresse. Ceci n'est pas prouvé, comme d'ailleurs non plus l'affirmation selon laquelle les « Protobulgares » auraient eu recours à la réfection partielle de la construction. Les reprises, auxquelles se réfèrent les auteurs, auraient pu être effectuées dans la dernière partie de l'existence de la cité, à savoir au VII^e siècle. Autrement, A.S. et D.T. auraient dû retrouver entre le niveau de la destruction des « VI^e—VII^e s. et la « réfection opérée par les Protobulgares » du IX^e siècle une couche de terre stérile (qui se serait conservée si l'on n'y avait pas nivelé les ruines). Or, leur contribution, dépourvue d'ailleurs du dessin d'un profil stratigraphique, n'en souffle mot. Le rapport archéologique renferme des données techniques, utiles aux chercheurs qui étudient l'époque romaine-byzantine de la Dobroudja.

Stanislav Stanilov, *Le rite funéraire dans Dobroudža du nord et la « culture Dridu »* (pp. 36—47).

¹ RE, I, 701.

² RE, IX, 1908.

³ Les informations nécessaires se trouvent dans *Epistulae imperatorum pontificum...*, voir *Fontes Historiae Daco-Romane*, II, București, 1970, pp. 323—335. Cf. la bibliographie fournie par Joannes Nepom—Alber, *Institutiones His-*

loriae Ecclesasticae, Tome I, II^e Partie, 1793, pp. 24, 26.

⁴ Dionysius Exiguus, in *Scriptores Illyrici Minores, Corpus Christianorum, Series Latina* LXXXV, Turholt, 1972, *Praefatio ad Joannem et Leontium*, 1, 2, 3, pp. 55—56. Cf. Al. Tăutu, *Dionisie Românul — O padaobă a Bisericii noastre strămoșești*, Roma, 1967.

Cet article, de même que les autres, désignent par « la Dobroudja du nord » la Dobroudja roumaine, considérant les anciens départements de Durostor et de Caliacra comme la Dobroudja du sud. S.S. y développe, en tout premier lieu, le raisonnement suivant : les archéologues roumains affirment que la population romanisée est passée en masse au christianisme dans l'antiquité tardive. Dès lors, si en Dobroudja il y avait eu continuité roumaine, ou aurait dû y trouver, pour les VIII^e–IX^e siècles, des nécropoles chrétiennes. Or, jusqu'à présent, aucune tombe chrétienne datable à cette époque n'y est apparue. Aussi n'y a-t-il pas eu de Roumains dans la province comprise entre le Danube et la mer Noire, aux VIII^e–IX^e siècles, conclut S.S. L'avis de l'auteur est que les tombes d'incinération des nécropoles dobroudjanaises (Canlia, Girlița, Satu-Nou I, Satu-Nou II, Castelu, Capul Viilor et Nalbant) appartiennent aux Slaves, et les tombes d'inhumation aux Protobulgares. Il faut reconnaître le mérite de la tentative de S.S. de donner une analyse aux nécropoles sus-mentionnées et de les comparer ensuite à celles du NE de la Bulgarie. Il faut également reconnaître que S.S. a raison de réfuter la thèse de certains chercheurs, suivant laquelle la population chrétienne des VIII^e–IX^e siècles se faisait incinérer. Non, le christianisme n'a aucun rapport avec le rite de l'incinération ! Aucun doute là-dessus (voir les dires de Minucius Felix (Octavius, VIII, 11), écrivain chrétien du II^e siècle). Le processus de la christianisation de la population romanisée en Dobroudja, commencé aux III^e–IV^e siècles, prolongé aussi après la fin de la domination romaine, a suivi une voie graduelle, progressive, loin d'être la résultante de décisions d'Etat, comme il était le cas pour la christianisation des Bulgares ou des Russes de Kiev. Ces faits ne devraient pas faire comprendre pourtant qu'une grande partie des tombes d'incinération des nécropoles dobroudjanaises ne sont pas de la population romanisée. Expliquons-nous ! La romanisation n'est pas allée de pair avec la christianisation. Ceux qui soutiennent le contraire commettent une erreur grave. Dans l'Empire romain et, surtout, dans les provinces danubiennes, la christianisation a eu lieu notamment dans les villes. La population villageoise est demeurée, pour la plupart, non chrétienne, d'où le mot roumain *păgîn*, provenant du lat. *paganus*. La situation était si évidente, que le mot *paganus*, subissant les changements phonétiques respectives, s'est imposé dans toutes les langues néo-latines. Il s'est imposé aussi dans le bulgare (*poganin*), naturellement, grâce à la population romanisée. Même à Constantinople, à l'époque de Justinien, vivaient encore des non-chrétiens⁵ ; pas question ici de barbares venus au VI^e siècle. Voilà pourquoi il est clair qu'une grande partie des tombes d'incinération des VIII^e–IX^e siècles, en Dobroudja, relèvent de la population romanisée. S.S., tout en étudiant les nécropoles dobroudjanaises, remarqua la multitude des tombes d'incinération, représentées par des urnes funéraires, recouvertes soit d'une pierre ou d'une brique, soit d'un tesson ou d'un vase. Ce rituel est étranger au monde slave. Il est, en revanche, caractéristique des Daces et des Romains de l'espace carpatobalkanique. Le même chercheur remarqua aussi la foule des tombes d'incinération représentées par des cassettes en pierre ou en brique. Ce rituel funéraire lui aussi est une tradition daco-romaine. Voilà les raisons qui nous mènent à attribuer les tombes en question à la population romanisée des VIII^e–IX^e siècles. Il faut bien sûr admettre, suivant une vieille méthode scientifique, que, par « contamination » culturelle, certaines de ces tombes appartiennent aux Slaves, comme il convient également de tomber d'accord qu'une partie des tombes d'incinération représentées par des urnes sans couvercle relèvent des Roumains. Nous avons vu plus haut que S.S. fait état de l'absence des tombes chrétiennes et, que, selon lui, toutes les tombes d'inhumation des nécropoles birituelles de Dobroudja seraient païennes et protobulgares. Le caractère païen en serait démontré par « la forme des fossées mortuaires, la position du squelette, sur le dos, les pieds duquel sont parfois serrés, la présence de vases en céramique contenant des os d'animaux (restes d'offrandes de nourriture) [qui] sont caractéristiques pour presque tous les monuments de ce type situés entre le Danube et les Balkans » (p. 44). Mais, s'il ne s'agit que de ces éléments, par quoi les tombes chrétiennes se différencient-elles de celles qui ne le sont pas, alors qu'il est notoire que dans les deux cas les fosses en sont rectangulaires et les squelettes s'y trouvent couchés sur le dos, qu'il existe des tombes chrétiennes contenant des squelettes aux jambes recroquevillées même à l'âge féodal (il est vrai, peu nombreuses), que la tradition des vases d'offrande déposés dans les tombes dura, à plusieurs endroits de la Moldavie, par exemple, au moins jusqu'au début du XV^e siècle⁶. Ni même la position des bras n'indique rien, alors qu'il existe bien des tombes aux squelettes ayant les deux bras allongés dans l'axe du corps, ou rien qu'un bras allongé et l'autre s'appuyant contre le bassin ou l'abdomen. Néanmoins, il y a une différence fondamentale entre les tombes païennes « proto-

⁵ Voir, par exemple, Cod. Just., I, XI, 10. Cf. Silvia Baraschi SCIVA, 28, 1977, 4, surtout p. 412, où l'on fournit une riche bibliographie.

⁶ C. Mătasă et I. Zamoșleanu, *Materiale*, tome 7, 1961, pp. 346 – 348. Les tombes sont datées au moyen de monnaies. Voir également V. Spinei, Mem. Antiq., 1, 1969, pp. 215 – 225.

bulgares » et les tombes chrétiennes. Celles-ci ont, toujours, les squelettes disposés dans l'axe ouest-est, à l'encontre des tombes païennes, protobulgares ou pas, qui n'ont pas cette orientation. Eh bien, nous revendiquons pour la population chrétienne de la Dobroudja des VIII^e—IX^e siècles toutes les tombes orientées O—E, du genre de ceux de Capul Viilor, Canlia, etc. Aucun doute sur le fait que, si les fouilles de Castelu et de Satu-Nou ne s'étaient pas arrêtées à une certaine profondeur, on y aurait trouvé, là aussi, des tombes d'inhumation, dont plusieurs tombes chrétiennes. Il est vrai que les tombes chrétiennes des nécropoles des VIII^e—IX^e siècles sont moins nombreuses que les tombes non chrétiennes, mais on peut expliquer ce fait si l'on tient compte qu'il n'y avait plus de vie urbaine en Dobroudja après les invasions à la charnière entre le VI^e et le VII^e siècles. Désormais, nous assistons d'ailleurs pour un temps plus long, à la ruralisation de la vie socio-économique, non seulement en Dobroudja, mais dans toutes les anciennes provinces romaines de l'Orient et, d'une certaine manière, aussi de l'Occident de l'Europe. Le même raisonnement fait qu'il est bien possible que certaines tombes d'inhumation païennes aussi appartiennent à la population romanisée, non chrétienne, mais seulement à cette partie de la population qui ne se faisait pas incinérer à l'époque de la domination romaine. Les questions pareilles sont délicates ; aussi convient-il d'en user avec plus de prudence.

S.S s'est arrêté également sur le problème de la culture de Dridu, adressant aux chercheurs roumains le reproche de ne pas l'avoir appelée « la culture ancienne bulgare » ou « la culture du premier Etat bulgare ». Le même reproche peut cependant être adressé aux chercheurs bulgares, qui n'attribuent la culture de Dridu qu'aux Bulgares. Tout en procédant de la sorte, S.S. cautions, sans s'en rendre compte, l'idée qu'au NO de la Bulgarie et au S des Balkans, aux VIII^e—IX^e siècles, n'ont pas vécu de Bulgares, si l'élément déterminant de cette culture, à savoir la céramique grise, n'y existe pas⁷. A vrai dire, la culture de Dridu, dans ses formes parachevées, ne représente pas une situation ethnique, mais le degré de développement socio-économique des communautés humaines. Le problème est ailleurs ! La céramique de Dridu est-elle, oui ou non, une tradition romaine provinciale ? Nous avons eu l'occasion de montrer que la tradition romaine provinciale en trouve un point d'appui dans la forme et le décor des vases en pâte sablonneuse de même que dans la technique de réalisation et que la céramique grise dérive, du moins en partie, de la céramique « Sintana de Mureș-Černeahov ». La céramique du type Dridu fut influencée également par la céramique slave, pour ce qui est de la forme et du décor de certains vases. Nous avons évidemment exclu toute influence protobulgare, parce que ceux-ci n'ont pas eu de céramique spécifique. Les données paléo-ethnographiques et ethnographiques contemporaines nous informent que les peuples nomades ne sont pas créateurs de céramique. Le métier de la poterie n'est propre qu'aux populations sédentaires. Or les Protobulgares, jusqu'à leur arrivée dans la péninsule balkanique, ont mené une vie nomade. Ce n'est qu'après leur sédentarisation que l'on peut parler d'un usage céramique. La tradition romaine ne se laisse pas découvrir seulement dans le décor (lignes incisées horizontalement), dans la forme des vases (pots sans anses au profil élégant) et dans la technique de réalisation de la céramique au tour tourné à la main (technique utilisée aussi dans le monde romain tardif) mais aussi dans la pratique des « marques de potier » (répandue dans le monde slave par l'intermédiaire de la population romanisée). Tout ceci fut développé par nous, mais resta inconnu aux spécialistes bulgares de l'archéologie de la Dobroudja après les VI^e—VII^e siècles⁸. La céramique du Bas-Danube ne reflète pas le caractère ethnique d'une communauté humaine particulière (tout au plus, elle peut refléter l'ethnie des potiers) ; il est donc inutile de l'invoquer dans l'attribution des cimetières de la Dobroudja aux Slaves ou aux Protobulgares uniquement. Il aurait été plus naturel que S.S. fût d'avis que la céramique du Bas-Danube était utilisée à la fois par les Roumains, les Slavo-bulgares, les Protobulgares (ceux-ci après leur sédentarisation) et par d'autres peuplades. La présence d'objets de parure identique dans différentes tombes païennes, de cimetières différents, « pré suppose la présence d'une population unique », souligne S.S. à la p. 46. Ces objets de parure sont les « clochettes-anulettes » (illustrées fig. 1, p. 45) et les boucles d'oreille ou perles (illustrées fig. 3, p. 47) ; les clochettes y auraient été apportées par les Protobulgares (p. 46), tandis que la « population unique » porteuse des boucles d'oreille et des perles aurait été les Slavo-bulgares des VIII^e—IX^e siècles (p. 46—47). Et voilà comment on arrive à une conclusion sûre alors que l'on était parti de deux prémisses fausses. Tout d'abord, les clochettes (qui ne sont pas des « amulettes ») se rencontrent dans les cimetières slavo-avars, à une époque où les Protobulgares se trouvaient encore dans l'Orient de l'Europe ; deuxièmement, les objets de parure (boucles d'oreille et perles, fig. 3, p. 47) qu'a en vue S.S sont de tradition romaine-byzantine ; notre collègue bulgare aurait pu

⁷ Ici les cas isolés ne nous intéressent pas. Autrement on pourrait prétendre que la « culture ancienne bulgare » s'étendait jusqu'à Szalavar, par exemple, car là aussi on a trouvé

un vase gris.

⁸ Petre Diaconu, *Păciul lui Soare*, I, București, 1972, pp. 121—129.

l'apprendre s'il le demandait à L. Dončeva-Petkova, qui, à la p. 77, note 23, du volume *Dobrudža*, reconnaît que les boucles d'oreille en question sont de tradition romaine et qu'ils se rencontrent rarement dans des tombes slaves anciennes. S.S., parlant d'un certain type de briquets en fer, qu'il nomme « briquet à une courbe » (en fait, « briquet à un seul bras ») et dont on dispose à présent de 5 exemplaires (en réalité 10, si nous faisons crédit à la bibliographie utilisée par S.S.), affirme que celui-ci fut apporté dans nos régions par les Protobulgares (p. 46). Il ne faut pas s'en étonner. Personne ne peut contester que les Protobulgares sont venus ici avec des éléments de culture matérielle propres à leur mode de vie. Aucun problème, seulement la manière de justifier une pareille thèse est pour le moins étrange. Pour en être apportés par les Protobulgares, les briquets à un bras devaient d'abord exister dans les contrées azoviennes, car c'est de là que sont parties les troupes d'Asparuch. Or, dans les régions sus-mentionnées, on n'en a découvert aucun jusqu'à présent. S.S., connaissant ceci, n'en démord pas et nous informe, en revanche, que l'on a trouvé des briquets à un seul bras dans la région de la Volga supérieure, où ils auraient été utilisés par les Ougres (A. L. Golubeva emploie l'expression « Finno-ougriens » n.n.). Comme on n'en trouve pas cependant dans le milieu magyar du Moyen-Danube, S.S. croit pouvoir en conclure que les briquets à un seul bras répandus du côté de la Volga supérieure ont été adoptés par les Protobulgares et apportés par eux au Bas-Danube. Voilà donc que nous sommes invités à comprendre que les hordes d'Asparuch, tout en partant de la zone azovienne, se sont d'abord dirigées vers le nord à Plesinsk, Polonsk, etc. du côté de la Volga supérieure, y ont fait une halte, suffisamment longue pour adopter les « briquets des Finno-ougriens », et ce ne fut qu'après qu'ils sont venus au NE de la péninsule balkanique. Laissons de côté si les briquets de la Volga supérieure ont été correctement datés et attribués du point de vue ethnique par Golubeva ; laissons également de côté le fait que ceux-ci se sont développés à partir des briquets ayant l'un des bras droit et l'autre recourbé, qui se rencontrent aux I^{er}—VI^e siècles au Bas-Danube. Examinons donc un seul aspect de la question. Sur les 10 briquets à crochet, découverts en Dobroudja et au NE de la Bulgarie, 8 ont été trouvés dans des tombes d'incinération, un autre dans un établissement de la fin du X^e siècle et le dernier dans une tombe chrétienne. Dans de telles circonstances, nous sommes d'avis que personne — S.S. non plus — n'est autorisé à conclure que ces pièces sont typiquement protobulgares, alors que l'on sait que les Protobulgares ne connaissaient pas le rite de l'incinération. Pour conclure, nous ne dirons rien d'autres que S.S. n'a pas atteint son but dans la tentative de démontrer le caractère slavobulgare des cimetières de Dobroudja. Son article nécessite des réparations générales.

Rašo Rašev, *Les vallums de Dobrudža dans le développement de la fortification ancienne bulgare* (pp. 48—56).

Ici nous avons affaire à un travail témoignant d'une bonne connaissance de la problématique. L'auteur est édifié quant à la bibliographie principale en général, omettant peu de travaux, dont un article de C. Schuchardt, paru à Constanța, l'été de l'année 1917⁹. Le fait de reconnaître ce mérite ne nous porte cependant pas à partager toutes les conclusions de R.R. Se référant aux trois vallums qui traversent le milieu de la Dobroudja entre Axiopolis (Cernavodă) et Tomis (Constanța), R.R. s'arrête, tout d'abord, sur le petit Vallum de terre, qu'il reconnaît comme le plus ancien. Dans sa description, il commet pourtant une erreur, car il affirme que le port de Tomis demeure au sud du vallum. En réalité, le vallum s'arrête contre le rempart sud de la cité, donc le port de Tomis se trouvait au nord de l'extrémité maritime de cette ligne défensive. Tout à fait irrévérantes sont les tentatives de R.R. d'attribuer l'élévation du petit Vallum de terre aux drouzins d'Asparuch, en l'occurrence, aux Protobulgares, à l'époque où ceux-ci se trouvaient au nord de la Dobroudja entre 660 et 680 environ. En tout premier lieu, la présence des Protobulgares au nord de la Dobroudja n'est pas certifiée par aucune preuve archéologique et, deuxièmement, les sources littéraires byzantines affirment que les hordes d'Asparuch se trouvaient à cette époque au nord du Danube, selon certains chercheurs, dans la moitié sud de la Bessarabie. Il convient de rappeler ici que le petit Vallum de terre a le front dirigé vers le sud, ce qui signifie qu'il fut construit par une puissance politique exerçant son autorité au delta du Danube et dans la moitié nord de la Dobroudja et que cette puissance politique possédait une force navale maritime et fluviale. Autrement, on ne pourrait pas expliquer le fait que les deux extrémités du vallum se trouvent au sud des ports de Tomis et d'Axiopolis. Aussi les Protobulgares sont-ils hors de question, comme ne bénéficiant d'aucune flotte. Quelle serait donc la puissance navale dans cette zone, entre la seconde moitié du VII^e et le début du VIII^e siècle, quand est supposée l'érection du petit Vallum de terre, si ce n'est Byzance ? En ce sens nous avons aussi plusieurs informations littéraires (Theophanes Confessor, par exemple),

⁹ C. Schuchardt, *Die sog. Trajanswelle in der Dobrudscha*, in *Dobrudscha Bote*, Constanța, 1917, n^os 105 et 106.

qui nous indiquent que dans cette période la zone en question était contrôlée par les Byzantins. Evidemment, la domination constantinopolitaine ne s'y exerçait plus dans ses formes classiques au moyen de garnisons résidant dans les castres tout au long du Danube ou du littoral maritime, ou au milieu de la Dobroudja, mais par l'intermédiaire de la population locale (qui conservait encore à coup sûr la tradition de la construction des vallums, de souche romaine) et (ce qui n'est pas exclu) d'une population clientélaire du côté gauche du fleuve. C'est aux archéologues que revient la tâche de confirmer ou d'infirmer une thèse pareille. Contre qui le petit Vallum de terre a-t-il été construit? Dans l'éventualité qu'il date de la seconde moitié du VII^e siècle, on peut supposer qu'il fut élevé contre les tribus slaves du NE de la Bulgarie. S'il date de la première moitié du VIII^e siècle — et c'est là notre point de vue — l'on peut admettre que le vallum fut érigé contre les Protobulgares, installés déjà depuis 680—681 au NE de la Bulgarie.

Tout autre est le problème des deux autres vallums entre Axiopolis et Tomis : le grand Vallum de terre et le Vallum de pierre. Tous les deux furent construits le front contre le nord et furent pourvus de castres de terre et, respectivement, de pierre. A la suite des fouilles, on a pu établir que le grand Vallum de terre date du IX^e siècle, probablement de la seconde moitié de celui-ci, alors que le Vallum de pierre est de la seconde moitié du X^e siècle. La datation du Vallum de pierre dans la seconde moitié du X^e siècle s'est vue confirmée une nouvelle fois par les fouilles archéologiques effectuées en été 1987 dans un castrum de la zone de Constanța. Ajoutons encore que les deux vallums « laissent » de leur côté nord les ports de Tomis et d'Axiopolis. Tout ceci nous permet de conclure que les vallums ont été construits contre une force politique et navale qui contrôlait, à l'époque respective, la moitié nord de la Dobroudja, y compris le delta du Danube. Aux IX^e—X^e siècles, cette domination ne saurait être que celle de Byzance. Bien sûr, il s'agit d'une domination discontinue, pour ainsi dire, ayant duré en tout état de cause pendant la construction des vallums et un temps plus ou moins long avant et après. Admettant que les deux vallums furent construits par l'Etat bulgare, il faut, par là même, admettre également qu'à la date de leur érection, la frontière NE du tsarat de Pliska-Preslav se trouvait le long des deux lignes de défense¹⁰. Notre affirmation part de la réalité que les vallums longs, développés, à quelque époque qu'ils fussent construits, marquaient une frontière et, comme tels, étaient placés précisément à la limite du territoire. C'est comme cela que l'on procédait dans l'Antiquité (voir le limes Transalutanus) et au Moyen Age (voir le cas du vallum d'Erkesija). R.R., comprenant le fait que l'Etat bulgare ne pouvait pas posséder le nord de la Dobroudja à l'époque du fonctionnement du grand Vallum de terre et du Vallum de pierre, essaie de nous convaincre que les obstacles militaires de ce genre pouvaient être érigés aussi à l'intérieur d'un pays. Afin de justifier son point de vue, il fait appel à une comparaison avec le soi-disant « rempart d'Anastase », destiné à protéger Constantinople, et qui allait de Selimbria, sur le bord de la mer de Marmara jusqu'à Derkos, au bord de la mer Noire. Néanmoins, la comparaison entre le « rempart d'Anastase » et les vallums d'Axiopolis et de Constanța est fautive, ne serait-ce que pour la raison que la construction attribuée à Anastase est un rempart et non pas un vallum, pour ne plus parler du fait qu'elle est pourvue de tours frontalières et non pas de castres intérieurs. Méritoire est la tentative — timide, il est vrai — de R.R. de chercher l'origine du système de construction du Vallum de pierre dans le monde romain aussi, ainsi que sa prudence quant à l'établissement d'une chronologie.

Comme l'article apparaît dans un volume dont le but principal est de démontrer l'inexistence, dans la Dobroudja médiévale, des Roumains, l'on s'attendait à ce que R.R. attaque également le problème du caractère ethnique de la population qui travailla à la construction des vallums. Malheureusement, il ne l'a pas fait. S'il l'avait fait, il aurait dû arriver à la constatation que la plupart de cette population se composait de Roumains. Nous en exposerons ici une seule preuve. L'une des carrières les plus grandes où l'on ait extrait des pierres pour l'érection du Vallum de pierre est celle de Cernavodă. Les tailleurs de pierre de la carrière de Cernavodă pratiquaient encore, au X^e siècle, le culte de Hercules Saxanus¹¹, dont on sait qu'il était la divinité protectrice des mineurs de l'époque romaine. Alors, la question suivante s'impose : quelle était la population, par le truchement de laquelle on conservait dans la Dobroudja du X^e siècle le culte de Hercules Saxanus, sinon les Roumains? Une représentation de Hercules Saxanus, dans une manière plutôt naturaliste, s'est conservée aussi dans la carrière de craie de Murfatlar¹². Et, maintenant, une dernière remarque ! Dans la tentative de démontrer le caractère bulgare du

¹⁰ Nos vues sur les vallums de Dobroudja sont exprimées dans différents articles et études compris dans la bibliographie utilisée par R. Rasev.

¹¹ Petre Diaconu, *Pontica*, 13, 1980, pp. 189 — 194.

¹² *Ibidem*, p. 194.

petit Vallum de terre R.R. pouvait bien se dispenser de la parade des analyses chimiques (p. 50). A cet égard, les « solutions de carbonate » et les « ions de calcium » ne sauraient lui venir en aide.

Dimităr Ovčearov, *La forteresse protobulgare sur l'île danubienne Păcuil lui Soare* (p. 57—68).

D. Ovčearov a pris, dans cet article, l'obligation de démontrer que la fortification de l'île danubienne de Păcuil lui Soare, se trouvant au coin SO de la Dobroudja, avait été construite par les Bulgares et non pas par les Byzantins. Selon lui, le caractère bulgare de la cité serait prouvé par : 1) « Technique de construction » ; 2) « Plan et composition des différents ouvrages de défense » et 3) « Trouvailles archéologiques ». Arrêtons-nous pour l'instant sur le premier chapitre. Voilà quelle est la logique de D.O. : a) Les remparts de la cité de Păcuil lui Soare sont construits en *opus implectum* tout comme les remparts des cités bulgares de Pliska, Ţar Krum et Preslav. b) Les remparts de la cité de Păcuil lui Soare sont posés sur un lit de poteaux de chêne fichés verticalement en terre, afin de leur assurer une stabilité meilleure, tout comme dans le cas des cités bulgares. c) Les cités bulgares ont été construites en pierre de même que la cité de Păcuil lui Soare. d) Les blocs des remparts des cités bulgares ont été joints avec du mortier composé de chaux, sable, gravier et débris de brique tout comme les murs de Păcuil lui Soare. Faisant le point de toutes ces données, notre spécialiste n'a pas hésité à conclure que la cité de Păcuil lui Soare est une création typiquement bulgare. D.O. réfute *de plano* la thèse que les similitudes de constructions des cités bulgares et de la cité de Păcuil lui Soare sont dues au fait que tant les premières que celle qui fait l'objet de ses préoccupations ont été construites par des ouvriers venus du monde byzantin. Cette thèse fut adoptée, à ce que nous sachions, aussi par des chercheurs non roumains. C'est pourquoi il incombait au chercheur bulgare de la combattre au moyen d'arguments scientifiques et de ne pas avoir recours à la théorie sophistiquée selon laquelle le système de construction de Păcuil lui Soare et des cités de Pliska, Ţar Krum, etc. fut apporté de l'Orient de l'Europe par les Protobulgares, ce qui serait confirmé par les faits dans les cités de la zone azovienne. Cependant, ajoutons-nous, les cités de la zone azovienne ressemblent aux cités du Bas-Danube en un seul sens : les unes comme les autres sont construites en pierre (soit dit en passant que de ce point de vue les cités en pierre des zones azoviennes ressemblent aussi aux châteaux de la Loire !). Autrement, dans les cités en pierre de la région d'Azov on n'a pas utilisé le mortier et leur remparts ne s'enfoncent pas dans des fossés de fondation et ne reposent pas sur des poteaux en chêne fichés en terre. D'autre part, le système de construction utilisé à l'érection des cités du Bas-Danube fut employé de tout temps aussi bien par les Romains que par les Byzantins. Et alors, pourquoi lui chercher une origine en Orient (où il n'est pas certifié) tandis qu'on le retrouve à côté de nous ? D.O. aurait pu avoir raison s'il démontrait, d'une part, que le système constructif en question (avec toutes ses particularités) a été utilisé dans les régions azoviennes et, d'autre part, qu'il n'a pas été employé par les Byzantins depuis le VI^e siècle. Or, D.O. ne l'a pas fait, se contentant, en revanche, de remarquer, par un tour rhétorique que « cette technique de construction *enrichie par les traditions locales* (c'est nous qui soulignons) n'avait pas été utilisée *largement* (toujours nous) dans la pratique de construction byzantine de cette époque » (p. 62). L'on aurait voulu que D.O. nous éclaire sur le sens du mot *largement* utilisé dans cette phrase. Autrement, nous aussi bien que le reste des lecteurs, comprendrons que D.O. reconnaît à son insu l'emploi par les Byzantins de la technique de construction en question.

Dans le sous-chapitre 2 « Plan et composition . . . », la démonstration de D.O. se développe à partir du canevas du raisonnement suivant : le plan rectangulaire de la cité de Păcuil lui Soare est identique au plan des cités bulgares. Ce plan a presque disparu du monde byzantin après le V^e siècle. Par conséquent, il faut admettre que sa diffusion aux IX^e—X^e siècles au Bas-Danube est due aux Protobulgares qui l'aurait apporté des « régions jadis peuplées par les Protobulgares au delà du Caucase, à l'Asie Mineure. c.-à-d. sur des terrains plats et avant tout dans les steppes » (p. 62). Combien plats sont-ils les terrains au-delà du Caucase et en Asie Mineure, cela reste sujet à caution. Laissant de côté le fait, qui jusqu'à présent nous était inconnu, que les Protobulgares avaient habité également l'Asie Mineure (peut-être avons-nous affaire à une traduction erronée du texte), nous attirerons l'attention de D.O. sur l'inanité de ses arguments. Tout d'abord, il aurait dû savoir que toutes les trois cités bulgares (de Pliska, Ţar Krum et Preslav) n'ont pas de plan rectangulaire. Le plan de la cité de Preslav est irrégulier. Ensuite, D.O. aurait dû savoir aussi que sur les trois cités, protobulgares (qui, en fait, n'appartenaient pas aux Protobulgares) de la zone de Don-Azov qu'il invoque au chapitre « Technique et construction » — Majatsk, Cimljansk (rive droite) — et Houmarine — seule la première a un plan rectangulaire. La deuxième a un plan triangulaire, et la troisième un plan on ne peut plus irrégulier. Troisièmement, il aurait fallu que D.O. sache que les Byzantins ont toujours construit des cités au plan rectangulaire et non pas uniquement jusqu'au V^e siècle. Il est vrai, il ignore peut-être que les Kha-

zars, lorsqu'ils voulurent construire une forteresse à Sarkel, au « cœur » de la région d'où sont parties les hordes d'Asparuch, ne firent pas appel aux Protobulgares qui n'avaient pas quitté leur pays, ni à ceux du NE de la Bulgarie, mais aux Byzantins. Ce furent précisément les Byzantins qui, sur la demande du khan khazar, ont construit à Sarkel une cité en brique — car il ne disposaient pas de pierre dans les environs — (Const. Porph. *De adm. Imp.* éd. Moravcsik-Jenkins, 1967, 42, 24), cité qui avait un plan parfaitement rectangulaire. Ceci se passait en 833, donc à l'époque où d'autres artisans byzantins construisaient, pour les Bulgares évidemment, les cités de Pliska et de Tar Krum à plan rectangulaire et celle de Preslav (un peu plus tard, peut-être) à plan irrégulier. Nous ne bénéficions, il est vrai, d'aucune source littéraire concernant la construction des fortifications bulgares par les artisans byzantins comme c'était le cas de Sarkel, mais il faut tout de même se rendre à l'évidence qu'à cette époque au IX^e siècle, de telles constructions ne pouvaient être effectuées que par des « architectes » et « ingénieurs », par des tailleurs de pierre et par des maçons forts d'une tradition multiséculaire. Inutile donc d'impliquer les Protobulgares dans la construction des cités du Bas-Danube.

Quoi qu'il en soit, il est clair que l'argument du plan rectangulaire de la cité de Păciuil lui Soare pour y conférer un caractère bulgare semble une entreprise naïve. Il en va de même pour ce qui est du plan de la porte nord de la forteresse de Păciuil lui Soare. D.O. le considère comme étant de souche bulgare et nous renvoie à la p. 63, fig. 4, où sont reproduites les analogies avec le plan de portes des cités du NE de la Bulgarie. Il est regrettable que D.O., qui, en sa qualité de rédacteur responsable adjoint, a veillé à la rédaction du volume *Dobrudža*, n'ait pas trouvé le temps nécessaire d'analyser le plan de la porte de la cité de Jaiila, construite aux V^e — VI^e siècles, donc à l'époque romaine-byzantine, afin de constater lui-même que le plan de la porte nord de la cité de Păciuil lui Soare en est identique (voir *Dobrudža*, p. 28, fig. 5). Ceci ne veut pas, cependant, dire que les plans des portes des cités bulgares ainsi que celui de la cité de Păciuil lui Soare n'ont pas la même origine, qui ne saurait être recherchée ailleurs que dans le monde romain-byzantin. Sous le n^o 3, « Trouvailles archéologiques », D.O. trouve un appui pour le « caractère bulgare » de la cité de Păciuil lui Soare tout d'abord dans la nature de la céramique. Comme sur l'origine de la céramique du type Dridu ainsi que sur la manière abusive dont on en fait usage dans les déterminations ethniques nous nous sommes penchés dans la partie consacrée à la contribution de S. Stanilov, nous n'y reviendrons plus ici. Nous ne reviendrons non plus sur les soi-disant « marques de potier », pratique artisanale héritée — nous l'avons précisé — de la tradition de la céramique romaine. En revanche, nous remarquerons que l'argument en faveur du caractère bulgare de la cité de Păciuil lui Soare, portant sur les différents signes sur le matériel de construction est utilisé mal à propos. Cette pratique fut employée par les Romains-byzantins à Tropaeum Traiani¹³ au début du IV^e siècle, et par les Byzantins à la fin du IX^e siècle¹⁴. Pourquoi donc y voir une origine protobulgare ?

Pour d'Ovčearov, « les petits sceaux en bronze et en cuivre, différents monogrammes et signes symboliques anciens bulgares, les applications de ceintures et tout le reste des matériaux de mœurs (outils de travail, armes, etc.)... témoignent que la culture matérielle et spirituelle des habitants de la forteresse sur l'île de Păciuil lui Soare est une partie intégrante de la culture matérielle et spirituelle de l'Etat ancien bulgare » (p. 67). D.O. est-il capable de préciser lesquelles de ces découvertes portent certainement la marque de l'ethnie bulgare ? Par quoi se distinguent-ils au moyen âge par exemple, les outils de travail (marteaux, faucilles, bédanes, ciseaux, etc.) byzantins des outils bulgares et des outils roumaines ?

Par rien, ajoutons-nous ! A part cela, pourquoi introduire en discussion des éléments inexistants ? Quand et où a-t-on découvert à Păciuil lui Soare des « sceaux en bronze et en cuivre » bulgares ? Lorsqu'on attaque des questions d'importance, il faut discuter sur les faits et non pas sur des théories. D.Ovčearov n'en est pas à sa première erreur¹⁵. Nous voulons croire que des pratiques pareilles ne sont pas le fruit d'un système mais l'effet d'un zèle, pas suffisamment maîtrisé, d'annoncer le plus d'arguments possible à l'appui de thèses non fondées.

Dans la dernière partie de son article. D.O. essaie de persuader le lecteur que la cité de l'île de Păciuil lui Soare fut construite par Omurtag, ce qui serait certifié par l'inscription découverte dans l'église des 40 Martyrs à Tyrnovo. L'inscription, cependant, affirme que le khan bulgare a fait bâtir au bord du Danube (cela pourrait bien être partout, entre Ruse et Silistra)

¹³ G. Papuc, *Tropaeum Traiani, 1978. Sectorul Poarta de vest, Materiale*, La XIII^e session annuelle de rapports, Oradea, 1979, p. 187, la fig. d'en bas.

¹⁴ Voir les signes imprimés dans la pâte crue des briques

publiés en MIA Moskva, 63 et 75, *passim*.

¹⁵ Voir, par exemple, D. Ovčearov, *Bulgarian Historical Review*, 33, 1980, 4, pp. 768–769, où il soutient que dans la question de Murfatlar nous avons impliqué aussi les Avars et les Petchenègues.

« un palais somptueux » et non pas une cité. Mais admettons, pour l'amour de la controverse, que l'on ait commis une erreur dans l'inscription ou que le lapicide ait utilisé une métaphore à propos de la fondation d'Omurtag. Comment alors expliquer le fait qu'à Păcuiul lui Soare il n'y a pas de céramique grise, caractéristique elle aussi du IX^e siècle, comme il y en a par exemple à Pliska et à Tar Krum ? A Păcuiul lui Soare on n'a découvert jusqu'à présent que 4 fragments de vases gris, ce qui s'explique si l'on tient compte de fait qu'aux X^e siècle cette espèce devient rare et cesse d'exister vers la fin du même siècle, c'est-à-dire à l'époque où la cité fut construite. Nous croyons deviner que D.O. — afin d'expliquer le nombre réduit de tessons gris — n'aura pas recourus à l'argumentation d'I.Bojilov, suivant laquelle les soldats de la garnisons jetaient périodiquement les vases cassés au-delà des murs, dans le Danube. Encore un mot ! La cité de Păcuiul lui Soare a servi comme base navale. C'est pourquoi, dès qu'il s'agit de sa construction, les Bulgares restent automatiquement hors de question, ne serait-ce que pour la simple raison que durant toute leur histoire médiévale ils n'ont jamais bénéficié de flotte maritime ou fluviale.

Au début de son article, D. Ovčearov s'est lancé aussi dans des considérations linguistiques concernant le nom de l'île de Păcuiul lui Soare. Voilà ce qu'il écrit en page 58 : „En langue roumaine (lisez en langue française, *n.n.*), on traduit son nom « L'île du lever de soleil », mais la population locale l'appelle « Pakuj » ou « Pekuj ». Al. Kuzev souligne que sur deux cartes du XV^e siècle, l'île est mentionnée comme « Pakuj » et « Pekuj » et il affirme avec raison que ce fut le nom de l'établissement bulgare médiéval de la forteresse des XIII^e—XIV^e s. D'après V. Beševliev, c'est un nom bulgare qui se conservera dans la forme roumaine de l'île et sa traduction devrait être « Feux du soleil » (p. 58). Chacune des affirmations est une inadvertance... ! « Soare » de Păcuiul lui Soare ne signifie pas « lever du soleil », mais « soleil » tout court et dans ce cas *soare*, qui vient du lat. *sol(em)*, est un anthroponyme roumain. La population locale n'appelle l'île ni Pakuj (lisez Păcuj) ni Pekuj, mais Păcuiul lui Soare ou Pecuiul lui Soare. Par Păcu, Pecui, les cartes médiévales invoquées par D.O. (citant Al. Kutev) ne désignent pas l'établissement fortifié mais l'île sur laquelle se trouve cet établissement. Le fait fut déjà démontré, mais la faute n'est pas à nous s'il resta inconnu à D. O. Quant à la thèse de l'éminent savant V. Beševliev, concernant l'origine bulgare du toponyme Păcuiul lui Soare, elle est erronée d'un bout à l'autre. Cette fois-ci nous ne sommes pour rien dans le fait que les chercheurs bulgares ne connaissent pas les ouvrages de nos grands linguistes O. Densușianu¹⁶, Iorgu Iordan¹⁷, G. Ivănescu¹⁸. Ceux-ci ont prouvé que *pecui*, *păcui* est un substantif commun qui provient du lat. *peculium*, tout en passant bien sûr par les transformations subies par les mots latins hérités en roumain. D. Ovčearov, aurait dû, avant de faire sienne la thèse de V. Beševliev, consulter un linguiste, spécialiste de la philologie romane, afin de vérifier les affirmations du savant bulgare. On pourrait dire que ce problème est un aspect mineur de la problématique débattue par les auteurs du volume *Dobrudža*. Nous l'avons tout de même mis en évidence, parce qu'il est, sous de nombreux rapports, caractéristique de la façon dont certains des auteurs du volume essaient d'accréditer l'idée que la Dobroudja médiévale était bulgare.

Ljudmila Dončeva-Petkova, *Sur la chronologie du site bulgare médiéval près du village Odărçi. Département de Tolbuhin* (pp. 69 — 82).

A l'endroit appelé Kaleto, près du village d'Odărçi, à 18 km distance vers le sud de la ville de Tolbuhin, les archéologues bulgares et polonais ont fouillé un site qui portait des traces de vie remontant aux âges du bronze ancien et du fer, auxquelles ont succédé un castre de l'époque romaine-byzantine et, superposé à son tour, un établissement du premier moyen âge. L.D.-P ne s'est occupée que de présenter les fouilles archéologiques de cette dernière époque, fruit de l'activité des chercheurs bulgares. Elle nous assure que l'établissement fortifié romain-byzantin cesse d'exister au début du VII^e siècle, fait certifié aussi par la découverte d'une monnaie émise par Phokas (602 — 610). Cette datation serait soutenue également par une boucle de ceinture du type Sucidava (p. 71). La date du début de l'établissement médiéval bulgare ancien, comme le nomme l'auteur, se place à la fin du VII^e siècle, et sa fin au début du XI^e siècle, plus exactement dans les années 30—40 de ce siècle — fait certifié également par l'existence de quelques monnaies byzantines. Les dépôts archéologiques seraient renfermés, au point de vue stratigraphique, par des niveaux d'habitation : le premier daterait de la fin du VII^e jusqu'à la fin du IX^e siècle et le second entre la fin du IX^e et les années 30—40 du XI^e siècle. Au total, on a fouillé 48 habitations-huttes. Le premier niveau serait documenté par les huttes 26, 35 et 39, « coupées » ou « surmontées » par des huttes du second niveau. Le même premier niveau serait

¹⁶ Ov. Densușianu, *Graul din Țara Hațegului*, București, 1915, p. 54.

¹⁷ Iorgu Iordan, *Toponimia Românească*, București, 1963, p. 39.

¹⁸ G. Ivănescu, *Istoria limbii române*, Iași, 1980, p. 181. Voir aussi l'avis de P. Papahagi, *Dunărea Silistra I*, 1923, 5 — 8, p. 117 — 119.

ensuite documenté aussi par une série d'otiks (petites pelles pour nettoyer le soc et le versoir de la charrue) (p. 72, fig. 3), mors composé de deux parties et psalies (gourmettes du frein) (p. 73, fig. 4 — 5), différents objets en os (p. 74, fig. 7), boucles de ceinture et ardillons (p. 76, fig. 8), une « amulette solaire » (p. 76, fig. 9a) ainsi qu'une série céramique lustrée p. 79 (fig. 10) et p. 80 (fig. 11) L.D.—P. réserve à la seconde période seulement une page et demie (pp. 81 — 82). Cette partie nous informe que les habitations du niveau II sont enfoncées en terre et plaquées de pierre, mais n'en précise pas le nombre. Elle nous assure aussi qu'à l'intérieur on a découvert différents objets d'usage ménager et de parure, croix, etc. mais ne les décrit pas, et ceux du « premier niveau non plus ». Plus d'espace (la moitié d'une page) est consacré à la céramique, où l'on spécifie qu'on a découvert des fragments de vases sablonneux décorés de lignes incisées, « marques de potier », tessons de vases à anses, cruches amphoroïdales, céramique décorée d'émail vert olive et des seaux en argile du type « petchenègue ». Pour conclure, l'auteur exprime son étonnement quant aux tombes — de rite chrétien — (46 en tout) trouvées soit entre les habitations, soit au-dessus. Les fosses des tombes sont entourées de pierres. Elle n'y peut s'expliquer leur présence alors que la nécropole des habitants se trouvait au dehors, au nord de l'établissement. Faute d'un profil publié, il est difficile de nous faire une opinion sur les phases de l'établissement, mais à juger d'après les objets que L.D.-P. attribue au premier niveau de vie médiévale, il serait légitime d'affirmer qu'à Odârçi il n'y a rien pour certifier la datation entre la fin du VII^e et la fin du IX^e siècle. Les otiks, les mors, les psalies, les éperons, les boucles de ceinture, etc. présentés dans l'article se rencontrent surtout au X^e — XII^e siècles ; ceci est prouvé par les découvertes de Dinogetia-Garvăn, où la vie a commencé après 971. D'autre part, L.D. — P. n'est pas édifiée quant à la nature de tous les vestiges archéologiques. Par exemple, l'objet en bronze, publié à la fig. a (p. 76), n'est pas une « amulette de soleil » mais bien un distributeur de courroies pour le harnais des chevaux, attribué, en général, aux Petchenègues-Coumans, et il date, au plus tôt, du X^e s. et non pas des VIII^e — IX^e s. De tels objets ont été découverts aussi bien en Bulgarie, à Pliska¹⁹, Kladenți²⁰ qu'ailleurs.

Il en va de même avec la céramique qu'elle date aux VIII^e — IX^e s. Soit dit en passant qu'il n'y a jusqu'aujourd'hui aucune étude à propos des critères de distinction entre la céramique du VIII^e et celle du IX^e siècle, entre la céramique de la fin du IX^e et celle du début du X^e s.

D'autre part, L.D.-P., considérée comme l'un des meilleurs spécialistes de la céramique médiévale de Bulgarie, aurait dû savoir que la céramique grise subsiste presque jusqu'à la fin du X^e s., il est vrai, dans une proportion toujours plus réduite, de même que les vases à oreille intérieure. Voilà, brièvement, pourquoi nous contestons l'existence à Odârçi aux VII^e — IX^e s. d'un établissement bulgare. L'auteur même aurait d'ailleurs dû se méfier d'une telle datation, puisqu'à la p. 71 elle affirme *expressis verbis* : « La première période est difficilement congue, mais cependant il existe de prémisses qui confirment l'existence du site ». « La première période », ce sont les trois huttes sus-mentionnées et les objets qu'elle a présentés. Mais puisque ces objets n'ont pas été trouvés à l'intérieur mais « en dehors des habitations » (p. 71), L.D. - P. aurait dû être plus prudente quant à l'encadrement stratigraphique et chronologique. *Il y a lieu de préciser qu'au Bas-Danube il n'y a aucun cas, du moins jusqu'à présent, d'ancienne cité romaine-byzantine ou la vie ait recommencé avant le X^e siècle.* Odârçi est loin d'en faire exception.

Nous considérons que l'établissement médiéval d'Odârçi, sans égard au nombre des niveaux archéologiques, commence au X^e s. et finit dans la première moitié du XI^e. En ce laps de temps de plus de cent ans, il y a eu évidemment plusieurs réfections des habitations. Il est clair pour nous que les huttes 26, 35 et 39 tiennent à un premier niveau d'habitat, datable au plus tôt au début du X^e siècle.

Pour conclure, une opinion sur le cimetière chrétien de l'établissement d'Odârçi. D'une part, il est possible que nous ayons affaire ici aux tombes des habitants ayant quitté l'établissement dans les années 30—40 du XI^e s., et qui se sont fixés quelque part, près de Kaleto. D'autre part, il se peut qu'on ait construit à Odârçi, après les années 30—40 du XI^e s., une petite église, autour de laquelle se fût développée une nécropole appartenant à une communauté de la zone au dehors de Kaleto.

Katja Melamed, *Sur la population du haut Moyen Age habitant le site près du village Durankulak. Département de Tolbuhin* (pp. 83 — 92).

Au nord de Cavarna, près de Durankulak, il y a un lac, et sur ce lac une « grande île » portant les traces d'un habitat néolithique, puis de l'âge du bronze et du fer ainsi que d'un établis-

¹⁹ Dans le tome *Pliska-Preslav*, 1, Sofia, 1979, p. 149, fig. 22 à gauche, où l'on dit que c'est une boucle de ceinture.

²⁰ St. Vaklinov et St. Stanislav, *Kladenți*. Varna, 1981, p. 76, fig. 63/7. Des pièces pareilles ont été trouvées en plus grand nombre à Dinogetia et à Păculul lui Soare.

sement romain-byzantin. Mais c'est toujours là que se trouvait un établissement que les chercheurs bulgares ont daté depuis le milieu du IX^e s. et jusqu'à la fin du X^e s. On a repéré, sur le bord occidental du lac, une nécropole chrétienne dont on a fouillé jusqu'à présent environ 250 tombes. Deux autres nécropoles, toujours chrétiennes, de dimensions réduites, se trouvent sur la « grande île même ». La contribution de l'auteur nous apprend que les fosses funéraires se partagent en deux types principaux : a) fosses simples, recouvertes, parfois, de dalles ; b) fosses plaquées à l'intérieur de dalles et recouvertes ou non de dalles. Presque chaque tombe renferme un squelette. Les squelettes sont orientés selon l'axe ouest-est. Quelques-unes des tombes avaient sur leur côté est une pierre fichée en terre. Les bras des squelettes étaient étendus le long du corps ou disposés contre la poitrine ou contre le bassin. L'illustration fait voir que, pour certains cas, un seul bras était étendu le long du corps. K. M. note aussi la position recroquevillée sur le côté droit de quelques squelettes. L'illustration représente également un squelette aux jambes croisées. Dans l'une des tombes on a trouvé un vase de céramique. La plupart des fosses funéraires renfermaient différents objets de parure : boucles d'oreille, bracelets, perles en verre, etc., ainsi que plusieurs pièces en fer qui ont fini par se corroder : des couteaux, une pointe de flèche « et deux dés ». Voilà, en bref, les données techniques du cimetière de Durankulak, exposées assez précisément par K.M. Plus loin cependant, son article se fourvoie dans des considérations non adéquates et, de surcroît, s'accompagne de conclusions strictement contradictoires par rapport à la réalité. Dans le désir d'attribuer la nécropole de Durankulak exclusivement aux Bulgares, l'auteur se perd dans des propos marginaux et élude les traits essentiels de la nécropole. Elle prétend que les éléments de rituel païen dont quelques-unes des tombes témoignent proviennent du rituel des enterrements protobulgares, perdant de vue que le même rituel (dépôt de vases et d'autres objets dans la fosse funéraire, position anormale des bras, etc.) se rencontre aussi dans la nécropole chrétienne des IV^e — VI^e siècles de Mangalia²¹, qui, en tout état de cause, n'a aucun rapport avec les Protobulgares. A un autre endroit, K.M. fait, il est vrai, une discrète allusion à une « population locale » et ailleurs à une « composition hétérogène de la population », mais ne précise pas qui composait la « population locale » ou « hétérogène ». Le lecteur pourrait bien croire que l'auteur essaie, à un certain moment, de faire un partage ethnique entre les enterrements de Durankulak (puisque c'est elle qui soutient que certaines des tombes ont un inventaire funéraire et d'autres n'en ont pas), cependant, le lecteur se voit tout de suite tempéré par la déclaration de K.M. suivant laquelle le rituel funéraire des tombes sans inventaire « fut pratiqué aussi par quelques tribus protobulgares longtemps avant leur établissement dans les territoires bulgares contemporains ou avant l'adoption de la religion chrétienne » (p. 81). Voilà donc que les Protobulgares pratiquaient le rite de l'enterrement avec tous les genres de rituel funéraire.

A cause, bien sûr, du manque d'expérience, cette jeune chercheuse utilise tout le temps l'expression *rite* au lieu de *rituel* ; elle parle ensuite d'une « population bulgare unanime », ce qui ne veut rien dire pour le lecteur non avisé. L'auteur a correctement daté la nécropole. Son mérite eut été plus évident si elle s'interrogeait sur l'appartenance du cimetière du Durankulak, du moins pour une part, à une communauté ethnique grecque. Après tout, il est bien connu que, tout au long du littoral ouest pontique, la population du moyen âge était, pour sa plupart, grecque.

Stefka Anghelova, *Sur la caractéristique de la céramique du haut moyen âge provenant de Drăstăr (Silistra)* (pp. 93 — 114).

S.A. nous présente dans cette étude la céramique découverte dans trois complexes à l'intérieur de la cité. Faute d'observations stratigraphiques, elle fut obligée de travailler moyennant des appréciations typologiques. A partir des composantes de base des vases (technique de travail, formes et décor), l'auteur a défini trois groupes céramiques. Le premier groupe, réparti à son tour en quatre sous-groupes, comprend la céramique travaillée au tour manuel, modelée en pâte sablonneuse ou en argile blanche. Les formes en sont diverses. On y rencontre des pots, des cruches, des tasses, des écuelles, des bols, etc. Le sous-groupe B englobe aussi les vases en argile blanche, décorés de rouge ou de brun. Dans le II^e groupe sont inclus les vases faits au tour à pied. Il s'agit de « pots, avec ou sans anse, petites tasses, brocs, cruches... ». Le III^e groupe, réparti en deux, comprend également des vases faits au tour à pied. Dans le sous-groupe III A il y a des pots sans anses, mais aussi des pots à deux anses élevée. Dans le sous-groupe III B il y a des vases émaillés. S.A. nous assure que la « fabrication » des vases émaillés à Silistra est prouvée par de nombreux déchets. Le fait ne surprend pas. A la page 108, S.A. déclare que la céramique qu'elle a présentée a, pour *terminus postquem*, le VII^e s., et, pour *terminus antequem*, les années du règne de Michel VII (1071—1078). Pourtant, « du point de vue formel... », la

²¹ Constantin Preda, *Callatis, Necropola romano-bizantină*, București, 1980.

céramique présentée date des X^e — XI^e siècles. Elle incline également à admettre « l'hypothèse que cette céramique a été produite aussi pendant le XII^e s. ».

L'article est touffu. S.A. s'est empêtrée dans sa propre terminologie. Elle place aux X^e — XI^e des vases qui apparaissent en Dobroudja au plus tôt dans la seconde moitié du XII^e s. (voir l'amphore aux anses surélevées du tableau X, 11, les pots à deux anses dont une publiée au tabl. VI, 9, ainsi que les anses tubulaires de cruche au tabl. VIII—IX, 10—12). Pour plus de précision, S.A. aurait dû faire les analogies obligatoires avec les vases des huttes du dernier niveau d'habitat de Dinogetia, daté fin du XII^e — début du XIII^e 22. Ailleurs, elle n'est pas, édiflée quant au type des vases. Elle considère, par exemple, l'écuelle du tabl. I — III, 4, p. 98, comme un couvercle. La conclusion : la plupart de la céramique est produite par des potiers bulgares, mais il y a aussi un peu de céramique pechenègue, enfin, à cet égard se manifestent aussi les Byzantins. Et voilà comment tous les facteurs ethniques de l'époque sont impliqués dans l'élaboration de la céramique de l'ancien Durostorum romain, sauf des Roumains.

Kazimir Popkonstantinov, *Les inscriptions du monastère rupestre près du village Murfatlar (Basarabi)*. (Etat, théories et faits) (p. 115 — 145).

On sait que sur le territoire du village de Basarabi (qu'on appelait jadis Murfatlar), près de Constanța, on a découvert il y a plus de 30 ans un complexe monacal rupestre, composé de demeures, cellules, couloirs, caveaux, etc. Cet ensemble architectonique se trouve à l'intérieur d'une carrière de craie dont on a exploité des blocs parallélépipèdes à la fin du X^e s. Les blocs de craie ont été utilisés à la construction du segment du Vallum de pierre au niveau du village de Basarabi. A partir de l'analyse des situations archéologiques ainsi que de l'interprétation de plusieurs sources historiques récentes, nous sommes arrivés à la conclusion que le Vallum de pierre a été construit après 976, mais avant 1000, probablement dans la dernière décennie du X^e siècle. Les données archéologiques que nous avons eu à notre disposition nous ont amené à conclure que l'ensemble monacal a fonctionné relativement peu, seulement quelques années, tant qu'a duré le travail à la carrière de craie. Sur les parois verticales de la carrière et surtout sur les parois du complexe monacal, on avait incisé différents signes et représentations anthropomorphiques et zoomorphiques. On y avait pratiqué aussi des inscriptions runiques (pour la plupart), cyrilliques, grecques et glagolithiques.

La découverte de Basarabi a attiré l'attention d'un cercle large de chercheurs, y compris de nombreux étrangers. K. Popkonstantinov, spécialiste réputé de paléographie slave, en est un. Il n'y a donc pas à s'étonner que le volume *Dobrudža* contienne aussi une contribution de lui, axée notamment sur l'analyse des inscriptions. S'arrêtant sur quelques-unes des inscriptions cyrilliques, il a corrigé dans certains cas la lecture fournie par G. Mihăilă et I. Barnea, tout en faisant une restitution plus véridique. D'intérêt tout à fait particulier sont les pages relatives à l'inscription n° 5 (dans la numérotation de K.P.), où l'on démontre sans conteste qu'il ne s'y agit d'aucun jupan Gheorghe et que le mot qui aurait signifié *jupan* selon I. Barnea doit être lu *Tupai*, un moine qui a érigé une église vouée à Saint Georges. Quant à l'inscription n° 3 (toujours dans la numérotation de K.P.), il doute que l'an 6490 y soit marqué. A l'endroit où N. Oikonomides (et, après lui, I. Barnea) voit le mot grec τῶ μαρτίῳ K. P. voit, il est vrai avec réserve, le mot μαρτίῳν. En pages 126 — 128 il réfute l'affirmation selon laquelle l'inscription incisée à droite de l'entrée dans la petite église B₁ serait datée en caractères cyrilliques à l'an 992 ou 1002 (suivant notre calendrier). K.P. partage l'opinion de Maria Comșa, d'après laquelle l'inscription respective est écrite en caractères runiques. L'auteur donne une nouvelle lecture à d'autres inscriptions cyrilliques et glagolithiques également. Nous avons souligné une partie seulement des contributions paléographiques de K.P., suffisamment pourtant pour le définir comme un chercheur maître de ses outils, ce qui lui permet de s'orienter facilement dans le déchiffrement de tous les genres d'inscriptions cyrilliques et glagolithiques. Cette qualité est cependant voilée par sa conclusion que les inscriptions cyrilliques de Murfatlar seraient exclusivement l'œuvre de moines bulgares, sans se demander pourtant quelle était la langue dans laquelle auraient écrit les moines roumains. Si l'on poursuit ce raisonnement, on arrive aisément à la conclusion que non seulement les moines mais aussi les scribes laïques des Pays Roumains des XIV^e — XV^e siècles, par exemple, étaient bulgares, puisque les inscriptions et les documents de chancellerie étaient élaborés en slavo-bulgare et écrits en caractères cyrilliques.

Quittant le domaine des inscriptions cyrilliques, K.P. s'est penché sur les inscriptions runiques, soutenant qu'elles aussi appartiendraient aux Protobulgares. Voilà la marche de ce raisonnement ! A Krepča et sur une rosette de Pliska il y a des caractères runiques identiques à

²² Pour la datation du niveau des huttes incendiées de București, 1978, pp. 120—129.
Dinogetia, voir Petre Diaconu, *Les Coumans au Bas-Danube*,

ceux de Murfatlar. Or toutes ces localités se sont trouvées, géographiquement parlant, à l'intérieur du premier Etat bulgare. Par conséquent, il va de soi que les inscriptions runiques de Murfatlar appartiennent toujours aux Bulgares. Selon une telle logique, l'on doit comprendre que les territoires bulgares au sud des Balkans et au NO de la plate-forme prébalkanique n'ont jamais appartenu à l'Etat bulgare, puisque des inscriptions pareilles n'y ont pas été trouvées. En revanche, comme il y en avait — évidemment dans d'autres variantes — dans les régions azoviennes des IX^e—X^e siècles, l'on doit admettre que l'Etat bulgare de cette époque exerçait son autorité sur les territoires de l'Orient de l'Europe. La réalité est différente. Indépendamment de son origine, l'écriture runique a eu un caractère zonal et non pas « national ». En faveur du caractère protobulgare des runes de Murfatlar, K.P. invoque aussi l'existence, dans « l'alphabet » de cette écriture, de 6 signes cyrilliques (dont un — l'épsilon — peut être tout aussi bien grec). Mais, au moins dans deux cas, on a utilisé dans le cadre de cette écriture aussi les caractères latins et grecs. Du fait que l'écriture runique de Murfatlar comprend également des caractères alphabétiques cyrilliques on aurait, tout au plus, dû conclure que l'écriture en question est apparue après les signes cyrilliques et, comme telle, ne pouvait aucunement être apportée par les Protobulgares à la fin du VII^e s. A un certain moment, K.P. se fait sienne la conclusion de N. Fridrih, selon laquelle « quelques signes runiques de Murfatlar, Pliska et d'autres centres vieux bulgares sont analogues aux différents signes alphabétiques : ibérique, géorgien, méroïte, sémitique du nord, etc. » (p. 141, note 725). Si l'on y ajoute aussi les caractères cyrilliques, grecs et latins, il est difficile à dire ce qui reste aux Protobulgares de l'écriture runique. Admettons, tout de même, qu'elle fût apportée dans la péninsule balkanique par les Protobulgares. Cependant, on aurait dû expliquer dans ce cas pour quoi les Protobulgares, lorsqu'ils ont senti le besoin d'écrire, n'ont pas rédigé leurs inscriptions (même celles qui étaient écrites en leur propre langue) qu'en caractères grecs. On ne viendra quand même pas nous dire que l'écriture runique était populaire, utilisée par les gens du peuple et non pas par la couche politique et militaire des Protobulgares. K.P. soutient que l'écriture runique a été utilisée par les Protobulgares « pendant la période préchrétienne... (ce qui a été établi il y a un certain temps) » (p. 143), mais ne précise pas où et comment on l'a « établi ». Evidemment, il ne songe pas aux graffiti isolés sur les murs de telle ou telle cité. Ceux-ci n'ont aucun rapport avec un type d'écriture particulier. Il s'agit simplement de signes utilisés par les ouvriers dont un, « typiquement protobulgare », fut employé par les artisans romains-byzantins à Tropaeum Traiani²³.

Nous sommes donc justifiés à soutenir que l'écriture runique du type Murfatlar est apparue, au plus tôt, à la fin du IX^e siècle et n'a plus été utilisée à partir du XI^e siècle. En faveur de la thèse de l'origine protobulgare de l'écriture runique de Murfatlar, plusieurs chercheurs bulgares donnent l'exemple de l'écriture du type Orhono-Enisei. Entre les deux écritures il y a cependant une différence essentielle. Alors que l'écriture du type Orhono-Enisei va de droite à gauche, celle de Murfatlar se déroule de gauche à droite. La vérification de notre affirmation est à la portée de tout chercheur, même s'il n'est pas paléographe, qui se chargerait de comparer le développement en ligne des inscriptions runiques et des inscriptions cyrilliques et même grecques de Murfatlar. A un moment donné, K.P. parle de l'existence à Murfatlar d'inscriptions bilingues (en slave et en bulgare). Pour nous convaincre, il nous renvoie à la p. 139, tabl. IX, où sont reproduites une inscription en caractères cyrilliques et, au-dessous d'elle, une autre en caractères runiques, sur l'une des parois de la petite église B₁. Quel est donc son argument qu'il s'agit ici d'une inscription bilingue ? Tant la première que la seconde contiennent le même nombre de lettres : 11 (onze). S'il est question uniquement du nombre de lettres, alors K.P. aurait pu conclure tout au plus que les Slaves tout aussi bien que les Protobulgares parlaient la même langue, car autrement, soyons sincères, il semble difficile d'admettre qu'une expression qui se traduit par « nous sommes tenus de » puisse s'écrire avec le même nombre de signes en slave et en turcique.

Quoiqu'il en soit, il est sûr que l'écriture runique « du type danubien » n'a pas encore été traduite. Nous ne savons même pas si elle est une écriture cryptique ou si elle appartenait à une communauté ethnique bien définie. L'origine de l'écriture runique du Bas-Danube est un autre problème. Nous sommes d'avis que son origine doit être rattachée à certaines populations nordiques — peut-être les Goths tardifs — qui ont utilisé, afin de constituer leur alphabet, d'autres signes non runiques également (cyrilliques, grecs, etc.). Y a-t-il une preuve quelconque qu'en Dobroudja médiévale ancienne des communautés gothiques tardives ont continué à vivre, comme ce fut le cas pour la Crimée ? Oui, il y en a, avons-nous dit ! A cet égard nous bénéficions des informations de Walafrid Strabo²⁴, qui a rédigé son œuvre vers le milieu du IX^e siècle. Selon

²³ Voir *supra*, note 13.

²⁴ Mignc, P. L. CXI, 926 — 927.

les dires du moine bavarois, dont personne n'a encore mis en doute l'authenticité, nous apprenons qu'à son époque, au centre de l'ancienne province de Scythie Mineure, plus précisément dans la région tomitane, vivaient certaines communautés gothiques. Y a-t-il une preuve écrite quant à la présence à Murfatlar de quelques éléments gothiques ? En effet, il y en a ! Il s'agit de la signature d'un d'entre eux, en caractères grecs (ou cyrilliques), et qui s'appelait Rainpilpe (I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, III, p. 220, fig. 68/1). Quels autres éléments archéologiques peut-on apporter en faveur de la thèse qu'à Murfatlar, en dehors des Roumains et des Slavobulgares, ont vécu aussi quelques éléments ethniques nordiques ? Les « dragons » sur les murs, entre autres, avons-nous dit. K.P. se hâte pourtant de déclarer qu'il n'y a aucun rapport entre les « dragons » de Murfatlar (y compris ceux de Ravna) d'une part, et les « dragons » de Scandinavie, d'autre part. Si le chercheur bulgare s'était penché sur ce problème, il aurait constaté lui-même que la seule différence entre les dragons de Scandinavie et ceux du Bas-Danube consiste dans le fait que les premiers sont réalisés avec plus de maîtrise et plus de soin que les autres. Il aurait également constaté autre chose. Alors que ce motif animalier est caractéristique presque de toutes les peuplades germaniques de l'antiquité tardive, il demeure en revanche étranger au monde romain-byzantin, de même qu'aux Slaves, pour ne plus parler des Protobulgares. K.P. soutient que les dragons se rencontrent aussi dans la décoration miniaturale des manuscrits littéraires. Bien sûr qu'on les y rencontre ! Mais le problème est autre. Quand et sur quelle voie les dragons se sont-ils imposés dans la décoration miniaturale (byzantine, kiévienne, etc.) ? Des Varègues, d'ailleurs, il y en a eu et à Constantinople et à Kiev. Enfin, K.P. a recours aussi à la représentation de différents signes sur les parois de Murfatlar, affirmant qu'ils témoignent, à leur tour, du caractère bulgare de l'ensemble. Il ne fournit cependant pas d'arguments à l'appui de ses dires, mais il se contente de nous renvoyer aux ouvrages de D. Ovčearov. D.O., pourtant, ce diligent chercheur, auteur de plusieurs ouvrages intéressants, n'a pas de préparation adéquate dans le domaine de la symbolistique. S'il a affaire au dessin d'un navire, il en conclut tout de suite à l'existence d'une flotte militaire bulgare et ainsi de suite. Non seulement il n'a pas pénétré le sens et la signification des symboles, mais il commet parfois des erreurs grossières. Par exemple, à propos des dragons de Murfatlar, il les compare avec un tigre dont la silhouette est gravée sur le manche d'un fouet découvert, où croyez-vous ?, à Altaï²⁵. Le problème des représentations de cet endroit, avons-nous dit, ne doit pas être simplifié à des équivalences du genre : la scène représentant un animal transpercé par une flèche prouve la présence d'une chasse menée évidemment par les Protobulgares ; la croix témoigne de la présence des chrétiens (bien sûr les Slavobulgares), etc.

À Murfatlar, il s'agit d'un complexe monacal de la seconde moitié du X^e siècle, à caractère expressément initiatique. Les pratiques cultuelles de la communauté monastique ne reflètent pas l'orthodoxisme constantinopolitain (instauré aussi en Bulgarie dans la seconde moitié du IX^e siècle), mais un phénomène de syncrétisme entre le christianisme primitif (voir, entre autres, le cas de la petite église E₃ à plan et disposition intérieure propres aux V^e—VI^e siècles, qui ne se rencontrent plus nulle part depuis lors jusqu'au X^e s.) et certaines pratiques cultuelles païennes de tradition certainement romaine (voir le cas des représentations de sexes, chiens, loups, etc.). Cette « hérésie chrétienne », pour ainsi dire, qui aura gagné en importance après l'effondrement du limes danubien, aurait évidemment été colorée de certaines pratiques cultuelles propres aux Slaves (en tout premier lieu) et à d'autres populations allogènes. Le devoir des chercheurs est de les définir, d'un commun effort. Après le passage des Bulgares au christianisme, certains des adeptes de cette hérésie ont commencé à écrire en utilisant des caractères cyrilliques et glagolithiques, alors que d'autres ont « inventé » l'écriture runique du type danubien. Quoiqu'il en soit, il est sûr que surtout après le passage des Bulgares au christianisme, ce genre de christianisme ne se pratiquait pas dans la zone des grands centres cultuels et religieux bulgares. Aucun représentant du clergé de l'Archevêché bulgare (devenu par la suite Patriarchie) n'aurait toléré une pratique religieuse chrétienne qui, entre autres, avait donné libre cours aux scènes érotiques. Aussi, dans la grande basilique de Pliska par exemple, l'hérésie chrétienne du type Murfatlar ne s'est pas manifestée et nous tenons là l'explication de son apparition seulement sur le côté extérieur des murs de Ravna. Dans de pareilles conditions, la transformation du monument rupestre de Murfatlar par certains chercheurs en l'expression la plus haute de la vie culturelle et spirituelle bulgare de l'époque du premier moyen âge peut être tout au plus considérée comme un souhait et aucunement comme une réalité historique.

Pavel Gherghiev, *L'organisation religieuse dans les terres bulgares du nord-est après l'an 971* (pp. 146—158) .

²⁵ D. Ovčearov, *Arheologia* 17, Sofia, 1975, 3, texte p. 5 et fig. 6.

Dans sa contribution, P.G. veut nous convaincre que, après l'abolition, en 971, de la Patriarchie bulgare, Ioan Tzimiskes aurait fondé un « Archevêché de Bulgarie » ayant le siège à Dristra, documenté, soi-disant, par la liste éparchique n° 3 (d'après Parthey), datée, à son tour, par Konidaris en 971—972. « L'Archevêché de Bulgarie » de Dristra serait certifié, croit P.G., par quelques sceaux portant le nom de Georges, « archêvêque de Bulgarie », découverts à Pliska et à Madara. Puis, P.G. soutient que « l'Archevêché de Bulgarie » de Dristra aurait eu un statut privilégié dans le sens qu'il était autocéphale et qu'il aurait bénéficié de ce statut jusqu'en 1020, lorsqu'il aurait été réduit au rang d'évêché.

La « démonstration » de P.G. ne comprend pas d'arguments irréfutables. Il n'a pas tenu compte de la possibilité que la liste n° 3 Parthey ait été élaborée, au plus tard, en 971, mais avant le commencement de la campagne militaire de Ioan Tzimiskes contre la Bulgarie de NE et que, dans ce cas, « l'Archevêché de Bulgarie » de la liste sus-mentionnée ait trait à une réalité concernant la situation de l'église bulgare à la fin du IX^e et au début X^e siècle. Des cas pareils, à savoir l'ajout dans les listes éparchiques, rédigées à telle ou telle date, des situations plus anciennes, se rencontrent fréquemment. (Voir le cas des 14 évêchés de Scythie Mineure, mentionnés dans la Notitia de De Boor, à une date quand ils avaient depuis longtemps cessé d'exister). Dans le même ordre de pensée; nous soulignons que rien n'autorise à identifier Georges des sceaux de Pliska et, respectivement, de Madara à un « archevêque de Bulgarie », ayant le siège à Dristra. Ce Georges pourrait très bien être l'un des archevêques de Bulgarie fin du IX^e-début du X^e siècle. Tout ce que nous venons de dire n'est, naturellement, qu'une simple supposition — sans preuves — comme les dires de P.G. aussi, d'ailleurs. Voyons, cependant si, à partir d'éléments concrets nos suppositions peuvent devenir des conclusions. Ioan Tzimiskes conquérant le Grand Preslav, y a fondé une métropole. C'est un fait certifié par deux sceaux au nom de Stephanos, « métropolitain de Ioannoupolis », l'un provenant de Ioannoupolis (Grand Preslav) et l'autre, inédit encore, de Pliska. Nous ignorons jusqu'à quelle date fut Stephanos métropolitain de Ioannoupolis, mais il est certain qu'il a eu cette fonction quelque part entre 971 (date de la transformation du nom de Preslav en Ioannoupolis) et 976, ou tout de suite après (lois que l'ancienne capitale de la Bulgarie reconquit son ancien nom de Preslav, naturellement, par suite des mesures de Basile II, qui voulait la damnation de la mémoire de Ioan Tzimiskes). Il est possible que Stephanos ait été le premier métropolitain de Ioannoupolis mais à cet égard, de nouveau, il manque toute preuve concrète. Retenons pour le moment que Ioan Tzimiskes a fondé une métropole à Ioannoupolis en 971. Notre affirmation selon laquelle la métropole de Ioannoupolis a été fondée en 971 se fonde sur ceci : avec la transformation par les Byzantins d'une région conquise — et c'est le cas de la Bulgarie du NE en 971 — en un thème ou plusieurs, l'autorité administrative instaurée était tout de suite doublée par une autorité ecclésiastique de haut rang (archevêque ou métropolitain, évêque). Il se peut que la métropole de Ioannoupolis ait été fondée tout de suite après la conquête de Preslav (avril 971), mais tout aussi bien après la cessation des combats de Dristra (juillet 971). Revenons maintenant, pour un instant seulement, à la liste n° 3 Parthey. Comme la métropole de Ioannoupolis ne figure pas sur cette liste, il devient évident pour n'importe qui que celle-ci avait été rédigée avant avril 971. Quant à la métropole de Ioannoupolis, nous ignorons cependant deux choses, à savoir : 1) Nous ignorons, par exemple, si lors de sa fondation on avait également fondé des évêchés qui y aient été subordonnés. Par ailleurs, il n'était pas obligatoire dans la pratique de l'organisation ecclésiastique byzantine qu'à chaque métropole des évêchés soient subordonnés. Nous n'avons par conséquent pas la certitude qu'en 971 un évêché a été fondé à Dristra mais le fait n'est pas exclu. 2) Nous ignorons également quand la métropole de Ioannoupolis a cessé d'exister. Il n'est pas exclu qu'elle ait été supprimée lors du changement de nom de Ioannoupolis en Preslav, et qu'à sa place l'évêché de Dristra ait été fondé. Simples suppositions ! Quoiqu'il en soit, l'évêché de Dristra existait en 1020. En revanche, nous savons autre chose. Il n'y a, dans le système de l'organisation ecclésiastique byzantine, aucun exemple d'archevêché sur le territoire de juridiction de laquelle existe aussi une métropole. Par conséquent, si en 971—976 existait une métropole de Ioannoupolis, il ne pouvait plus y avoir aussi un archevêché sur l'ancien territoire bulgare du NE de la Bulgarie. Toute analogie avec Justiniana Prima, en ce sens, ne se justifie pas. Pour s'édifier quant à Justiniana Prima, l'auteur aurait dû prendre en considération non seulement la novelle XI du *Corpus iuris civilis*, mais aussi la novelle CXXXI, chap. III. D'ailleurs, même si nous admettons la thèse de la fondation par Ioan Tzimiskes d'un Archevêché de Bulgarie à Dristra et d'une métropole à Ioannoupolis et que le premier ait été d'un rang plus haut, ce qui semble absurde, il demeurerait tout de même inacceptable que le fier empereur ait fait installer la seconde dans la ville qui portait son nom. L'existence d'un « Archevêché de Bulgarie » au siège à Dristra fut admise par P.G. uniquement pour nous convaincre qu'en Bulgarie du NE et en Dobroudja, à l'époque en question, « le clergé et les



moines... ont été *entièrement* (c'est nous qui soulignons) bulgares » (p. 154) et que ce fait est certifié par l'ensemble monacal de Murfatlar (p. 155). Le christianisme hérétique de Murfatlar, soit dit en passant, ne saurait avoir aucun rapport avec la patriarchie byzantine ni avec l'évêché bulgare non plus.

Mais revenons à l'organisation ecclésiastique du Bas-Danube après 971. A la lumière des données dont nous disposons pour le moment on ne peut pas préciser quand l'évêché de Dristra s'est transformée en métropole. Il est sûr, pourtant, qu'en 1054 il bénéficiait encore du statut de métropole, statut dont il continuait à jouir jusque vers les années 1150, lorsque son primat, Leon Charsianites était en correspondance avec Ioan Tzetzes²⁶. Il y a de bonnes raisons à croire qu'il a duré jusqu'au début du XIII^e siècle. La preuve qu'on lui avait subordonné, des évêchés se trouve dans un document publié par Darrouzès²⁷, selon lequel il y avait, un évêché vers la fin du XI^e siècle, à Axiopolis²⁸.

Il est regrettable que P.G., un chercheur sérieux, n'ait pas pénétré le sens et la signification des renseignements dont il disposait et qu'il se soit lancé dans une démonstration stérile et nuisible, au-delà de laquelle il tenait à nous convaincre que l'Eglise byzantine du Bas-Danube avait, à la fin du X^e et au début du XI^e siècle, une couleur bulgare. S'il était parti uniquement des données dont il disposait et qu'il les ait interprétées correctement, il serait arrivé à la conclusion que Ioan Tzimiskes avait mené une politique bien plus antibulgare que Basile II le Bulgaroktone.

Georgi Djingov, *Apports ethno-culturels de Kaliakra* (pp. 159–181).

Après une présentation des conditions géographiques qui caractérisent la zone du Cap de Kaliakra, G.D. dénombre rapidement les étapes d'habitat de cet endroit, depuis la seconde moitié du IV^e siècle av.n.è. et jusqu'au début du VI^e siècle de n.è., lorsque la vie y a cessé. Elle fut reprise au milieu du X^e siècle, mais non pas dans ses formes urbaines, caractéristiques de l'époque romaine-byzantine. Les habitations, du type hutte, des X^e–XI^e siècles, ont les parois intérieures plaquées de pierre. L'auteur présente brièvement l'inventaire des habitations (céramique, outils, armes, objets de parure). Il réfute la thèse suivant laquelle les Protobulgares se seraient établis à Kaliakra dès le VIII^e siècle; il soutient, en revanche, sans aucun fondement que la population du XI^e siècle aurait été pour la plupart bulgare. Ensuite, G.D. nous offre une présentation plus adéquate de l'établissement aux XIII^e–XIV^e siècles, soulignant que celui-ci avait acquis, à cette étape, tous les attributs d'un établissement urbain, pourvu d'un port maritime important (qui n'est pas décrit). L'établissement des XIII^e–XIV^e siècles comprend une superficie de 1,50 ha. Il était défendu, vers le côté continental, par trois lignes de défense. G.D. fait aussi une description technique des remparts et des tours, mettant chaque fois en évidence leurs particularités. Il y avait, à Kaliakra, une citadelle intérieure, « une ville extérieure » et un « faubourg ». Au XIV^e siècle, on y habitait dans des huttes, mais aussi dans des maisons de surface aux murs de pierre, dont quelques-unes auraient eu un étage supérieur. On y a trouvé aussi les ruines de trois églises, ainsi que les vestiges de constructions administratives et militaires. Puis, G.D. nous présente, toujours sommairement, la céramique des XIII^e–XIV^e siècles, parmi laquelle figurent aussi les vases décorés dans la technique du sgraffite. Quant à quelques vases, il est d'avis qu'ils proviennent des centres de production byzantine. On y présente aussi différents objets de parure (boucles d'oreille, diadèmes, perles, etc.). Relativement à la culture matérielle des XIII^e–XIV^e siècles, il conclut qu'elle a un caractère bulgare, « malgré l'influence des styles des écoles et des tentations modernistes de l'époque » (p. 181). On voit que cette conclusion est surajoutée à un rapport de fouilles, bien rédigé d'ailleurs et où les opinions personnelles sont prudemment exprimées. Remarquons aussi que son exposé (tant que nous pouvons nous en rendre compte à partir de la traduction française, tout à fait imparfaite ici comme d'ailleurs dans le reste de l'ouvrage) est clair et rehaussé de nombreuses métaphores.

Ivan Jordanov, *Dobrudsza (491–1092) – selon les données de la numismatique et la sphragistique* (pp. 182–207).

I.J. est un jeune numismate, spécialisé aussi en sphragistique, un chercheur ayant acquis un renom européen mérité, tout d'abord par le sérieux et la rectitude de la présentation des documents qu'il a publiés. Dans son article, I.J. attire l'attention du lecteur sur le fait que l'utilisation des monnaies comme matériel documentaire connaît des limites déterminées, d'une part par le fait que tous ces documents, connus à travers différentes publications, n'ont pas l'endroit de découverte bien précisé et que tous les exemplaires, trouvés ça et là, n'ont pas été soumis

²⁶ Voir J. Shepard, *Byzantinische Forschungen*, 6, 1979 pp. 191 – 239.

²⁷ Voir REB, 42, 1984, pp. 182, 206 – 210.

²⁸ Cf. P. S. Năsturel, *Buletinul Bibliotecii Române*, XI (XV), Freiburg, 1984, pp. 233 – 234. Voir aussi Em. Popescu, *Monumente istorice și izvoare creștine*, Galați, 1987 pp. 127 – 147.

à l'attention des spécialistes. Qui plus est, il exprime son regret quant au fait qu'une série de monnaies mises au jour par des chercheurs n'ont pas encore été publiées. I.J. souligne encore que certaines monnaies conservées dans des collections privées n'offrent aucune garantie de provenir de la Dobroudja. A ceci s'ajoute aussi le fait que tous les établissements de la Dobroudja n'ont pas été fouillés, pour avoir une image exacte de la diffusion des monnaies. La même chose demeure valable pour les sceaux. Dans de telles conditions, affirme le chercheur bulgare, on ne peut se faire d'image complète et exacte sur la « circulation » des monnaies et des sceaux dans la Dobroudja d'après le VI^e siècle. Aussi, passant à la centralisation des monnaies et des sceaux, fut-il obligé d'utiliser une « méthode combinée », consistant à rédiger des tableaux qui contiennent à la fois des découvertes assurées et non assurées.

L'article d'I.J. comprend deux volets. La première partie est la publication des monnaies de Dobroudja datées entre 491 et 1092 ; dans la seconde partie sont publiés les sceaux de Dobroudja, datant entre le VI^e et le XI^e siècle. Le premier chapitre contient trois sous-chapitres (Circulation des monnaies aux VI^e—VII^e s. ; Circulation des monnaies entre 681 et 971 ; Circulation des monnaies entre 971 et 1092). Le second chapitre contient deux sous-chapitres. Dans le premier, dépourvu de titre, sont discutés les sceaux considérés comme datant des VI^e—IX^e siècles, et dans le second les sceaux des X^e—XI^e siècles.

Notre compte rendu ne portera pas sur les monnaies d'après 971 et ni sur les sceaux du dernier quart du X^e et du XI^e s., période où les Byzantins ont effectivement dominé la Dobroudja. Nous ne nous arrêterons ni même sur les données techniques concernant le matériel numismatique et sphragistique du VI^e siècle jusqu'en 971, puisque nous avons toutes les raisons de croire qu'il a été correctement présenté. Nous allons, cependant, nous attarder, tant que l'espace typographique nous le permet, sur les conclusions auxquelles I.J. a abouti, dans la recherche sur ces documents.

Voilà ce que dit le chercheur bulgare à la p. 191 : « Si la découverte de monnaies byzantines isolées (VII^e—X^e s.) en Dobrudza s'explique par les chercheurs déjà cités avec la présence politique byzantine en ces lieux, doit-on expliquer avec la même présence byzantine, le nombre considérablement plus grand de monnaies byzantines découvertes à Pliska, à Preslav et en général dans toute la Région intérieure du Premier Royaume Bulgare ! » (c'est I.J. qui souligne), et immédiatement plus loin : « D'après l'examen du matériel numismatique présenté on peut émettre la conclusion que les trouvailles monétaires de la période 681—971, découvertes en Dobroudja, témoignent d'une circulation monétaire non développée, d'une participation limitée à l'échange de signes monétaires différente de l'unité de ce territoire aux autres régions de l'Etat bulgare (c'est nous qui soulignons). C'est une conclusion confirmée quotidiennement par la publication de tel ou tel monument culturel découvert en Dobroudja, une conclusion qui est confirmée aussi par les données de la sphragistique ».

Laissant de côté le problème de la circulation monétaire à Pliska et à Preslav, sur lequel nous reviendrons un peu plus loin, le lecteur devrait comprendre de la deuxième phrase d'I.J. que l'intensité de la circulation monétaire en Dobroudja des années 681—971 ne diffère en rien de l'intensité de la circulation monétaire dans le reste des territoires bulgares d'où aussi la conclusion que cette région a appartenu à l'Etat bulgare à toutes les époques données.

Nous présumons que, lorsqu'il se réfère aux « territoires bulgares » qui peuvent être comparés avec la Dobroudja pour ce qui est de la circulation monétaire, I.J. n'a pas en vue les zones au sud du Haemus ou celles du littoral, ni même les contrées de Serdika, ne serait-ce que pour la raison que certains en sont entrés dans la composition de l'Etat bulgare au IX^e siècle et les autres plus tard, mais bien une région comme, par exemple, la plate-forme prébalcanique, à commencer par Tutrakan et jusqu'à la ligne de l'Isker, territoire qu'on suppose avoir fait partie du khanat bulgare depuis ses débuts (680—681). Pour une telle comparaison, I.J. devait cependant broser aussi un tableau de la circulation monétaire byzantine de la période 681—971, sur la plate-forme prébalcanique — pour que le lecteur puisse voir si le nombre des monnaies byzantines est égal à celui de Dobroudja. Jusqu'à la preuve contraire, nous gardons cependant notre opinion qu'un tel parallèle ne peut être établi.

Nous avons vu plus haut qu'I.J. insiste beaucoup, sur le fait qu'à Pliska et à Preslav on a trouvé plus de monnaies byzantines datables entre 681 et 971 que dans toute la Dobroudja. A vrai dire, la question de la comparaison de la circulation monétaire de la zone Pliska-Preslav, d'une part, et en Dobroudja, d'autre part, ne devait pas être mêlée à la discussion, car dans le premier cas nous avons affaire à des villes, et dans le second à une zone ruralisée de la même époque. Qui plus est, tant Pliska que Preslav ont été, tour à tour, les capitales du premier Etat bulgare. Or, on sait que dès ses commencements, celui-ci a conclu des traités commerciaux avec Byzance qui a payé au khanat bulgare, au cours du temps, de nombreux tributs. Puis, entre les Bulgares et les Byzantins, il y a eu plusieurs guerres, dont beaucoup ont été gagnées par les premiers, guerres à la suite desquelles l'autorité centrale bulgare aura obtenu de riches

butins, dont aussi de l'argent. Enfin, n'oublions pas que dans la seconde moitié du IX^e s., une certaine partie du clergé dans le cadre de l'Archevêché, bulgare ayant le siège à Preslav (il n'est pas exclu qu'au début celui-ci eût le siège à Pliska) était d'origine grecque. Dans ces circonstances, il est clair pourquoi on a découvert à Pliska et à Preslav davantage de monnaies byzantines qu'en Dobroudja. Autrement, au sujet des monnaies, I.J. aurait dû nous expliquer pourquoi à Dristra, considérée par les chercheurs du pays voisin comme ayant été la deuxième ou la troisième ville quant à l'importance dans l'Etat bulgare on n'a retrouvé, de la période 867—971 (nous avons choisi cette époque parce que la plus suggestive pour la circulation monétaire byzantine, avant les conquêtes de Ion Tzimiskes) que 10 monnaies (voir le tableau II, p. 186), alors que le nombre des sceaux impériaux de cette époque est de 3. Et si l'on y ajoutait aussi le reste des plombs non impériaux, datables à l'époque en question, nous aurons un nombre presque égal à celui des monnaies. Nous ne voulons pas laisser comprendre que cette comparaison ait la force d'une preuve définitive et que le nombre des monnaies de la période 867—971 de Silistra n'est pas, effectivement, bien plus grand. Il fallait simplement montrer que l'interprétation de certaines données numismatiques et sphragistiques peut quelquefois mener à des résultats pas suffisamment clairs. Nous sommes disposés de concéder que les données à la connaissance des spécialistes ne suffisent pas, dans les conditions soulignées par I.J. lui-même, pour parler d'une domination byzantine en Dobroudja, mais — selon une méthode scientifique rigoureuse — I.J. lui-même ne saurait non plus parler, à partir de tels documents numismatiques et sphragistiques, d'une domination bulgare ininterrompue en Dobroudja. Autrement, il risque d'entrer en flagrante contradiction avec les données archéologiques (voir, par exemple, les vallums de Dobroudja) et les sources littéraires (voir, par exemple, les renseignements de Theophanes Confessor et de Photios).

Nous approchons de la fin de notre compte rendu. Nous y avons signalé seulement une partie des erreurs commises par les auteurs du volume *Dobroudža*.

Au bout de la lecture du volume, on constate qu'ils n'ont pas eu d'autre but que de « démontrer » le caractère bulgare de tout ce qu'il y a eu en Dobroudja après le VI^e siècle. Les établissements, fortifiés ou pas, les forteresses de pierre, les castres de terre, les huttes simples ou plaquées de pierre ou de brique, les habitations de surface, tout ne serait que slavo-bulgare. Aux Slavo-bulgares ont appartenu les objets d'usage ménager et de parure. Les inscriptions cyrilliques, glagolithiques, runiques étaient utilisées uniquement par les Bulgares. Même les moines (parmi lesquels, semble l'un des auteurs disposé à reconnaître, se sont mêlés aussi quelques Grecs) étaient toujours des bulgares. Le rédacteur responsable du volume *Dobrudža* affirme à un moment donné (p. 8) que la « slavisation » de la Dobroudja depuis les VI^e—VII^e siècles peut être prouvée, entre autres, par les toponymes et les hydronymes slaves qui auraient remplacé « au cours des siècles les anciennes dénominations locales d'origine thrace, grecque ou bien roumaine ». Mais quels sont les hydronymes et les toponymes en question? On aurait dû en indiquer au moins un. En réalité, les toponymes (des hydronymes ne s'est conservé que le nom du Danube) mentionnés par les sources littéraires pour les IX^e—XI^e siècles sont les suivants : Lykostomo, Selina, Conopa et Constantia, au bord de la mer Noire, Dorostolon (Dristra) et Vecina, sur le cours du Danube. Y a-t-il quelqu'un qui puisse dire lequel d'entre eux est d'origine slave? Aucun, ajoutons-nous! En revanche, Dirstor, le nom roumain de Silistra provient du Durostorum latin, et Vecina est une création strictement roumaine.

La céramique du type Dridu, appelée par les chercheurs bulgares « ancienne bulgare » ou « céramique du premier Etat bulgare », soit qu'il s'agisse de l'espèce sablonneuse, soit de l'espèce grise, matérialisée dans des formes variées et décorée de différents motifs ornementaux, est toute bulgare, selon l'opinion des auteurs du volume *Dobrudža*. Nous dirons ici ce que nous avons déjà souligné dans notre compte rendu, à savoir que la céramique Dridu, dans ses formes pleinement déterminées, ne saurait servir à la définition ethnique de telle ou telle communauté humaine, mais tout au plus à la définition ethnique du potier qui l'a produite. D'où vient une telle assurance que la céramique Dridu est aux Bulgares et rien qu'aux Bulgares? Y a-t-il une source pour certifier une pareille allégation? A-t-on jamais trouvé quelque part un vase dont on puisse affirmer avec assurance qu'il est le fruit du travail d'un potier bulgare et non d'un potier roumain ou à l'inverse? Et pourtant, il y a un tel vase. Il a été découvert à Capidava. Par ses composantes de base, le vase se rattache à la céramique du type Dridu. Lors de sa confection, le potier a cru bon de signer *dans la pâte crue* au moyen de caractères grecs. Son nom est PETRE²⁹. Et nous assurons les collègues bulgares que ce Petre est le nom d'un potier qui a vécu et exercé son métier à Capidava dans la seconde moitié du X^e siècle. Ajoutons aussi que le nom de Petre,

²⁹ Voir A. Rădulescu, *Dacia*, N. S., 14, 1970, pp. 311—323.

dans ce phonétisme, propre au parler roumain du Bas-Danube, ne s'est conservé que chez les Roumains.

Comment n'aurait-il pas eu de Romains en Dobroudja médiévale, alors qu'à cette époque il y en avait, à côté des Bulgares, sur la plate-forme prébalkanique? L'un des auteurs du volume *Dobrudža* déclare sentencieusement, à la p. 43, que sur le territoire entre le Danube et les Balkans « les daco-roumains (il n'y a aucun doute) n'ont jamais habité ces lieux ». Il aurait fallu que le chercheur en question ouvre au moins les pages de l'œuvre d'Anne Comnène afin de voir combien de fois y sont mentionnés les Roumains du côté oriental de la plate-forme prébalkanique, relativement à l'incursion des Coumans en 1094. Et s'il avait lu aussi les pages de Nicetas Choniates, il aurait appris quel rôle avaient joué les Roumains dans la révolte des Assanides.

Lorsqu'il est question dans le volume *Dobrudža* des cimetières de l'époque, on constate avec stupeur que les incinérations de toutes sortes appartiennent aux Slaves, que les tombes païennes d'inhumation, de toutes sortes, appartiennent aux Protobulgares, que les tombes chrétiennes d'inhumation simples ou en cassettes de pierre, avec ou sans inventaire, sont toutes slavo-bulgares et qu'il n'y en a aucune pour appartenir aux Roumains. Lisant cependant les conclusions des anthropologues, publiées à la fin du volume, l'on constate que « la population de la région étudiée était de caractère euro-poïde, les types raciaux du tronc sud-euro-poïde étant prédominants » (c'est nous qui soulignons) (p. 211), ou, ailleurs, que dans la nécropole de Durankulak prédominaient « les types anthropologiques méditerranéen (c'est nous qui soulignons) et nordique, d'un haut pourcentage d'indice arménien » (p. 237). Et si l'on y réfléchit quelque peu, on se souvient que le « type méditerranéen » ou « sud-euro-poïde » est caractéristique non pas des Slaves ou des Protobulgares mais des Romains et, respectivement, des Thraces, c'est-à-dire précisément des ancêtres directs du peuple roumain.

Une analyse systématique des sources archéologiques car celle-ci constitue l'ossature de la plupart des articles de *Dobrudža* — aurait conduit les chercheurs bulgares à des conclusions totalement différentes. Ils auraient constaté que la Dobroudja est entrée dans le VII^e siècle fortement romanisée et qu'à partir de cette époque, près de la population romanisée, ont vécu différentes communautés ethniques dont les plus nombreux furent les Slaves, que la plupart des populations allogènes fut assimilée progressivement par les Roumains et qu'une autre partie de ces communautés a conservé la langue, menant une vie conforme aux traditions ancestrales. Plus tard, aux X^e—XII^e s., en Dobroudja ont pénétré d'autres peuples également : Petchenègues, Ouzes, Coumans, etc. En dépit de ces événements, la Dobroudja n'a jamais perdu à l'époque médiévale son spécifique roumain. Même sous la domination turque, lorsque tout son territoire fut rempli par la population musulmane, et la « population chrétienne » fut disloquée du centre de la Dobroudja, la plupart des habitants des établissements de la rive droite du Danube se composait surtout de Roumains. Tout ceci est prouvé par des documents littéraires et archéologiques.